

Les deux mariages de Thérèse

Barbara Cartland

VISIT...

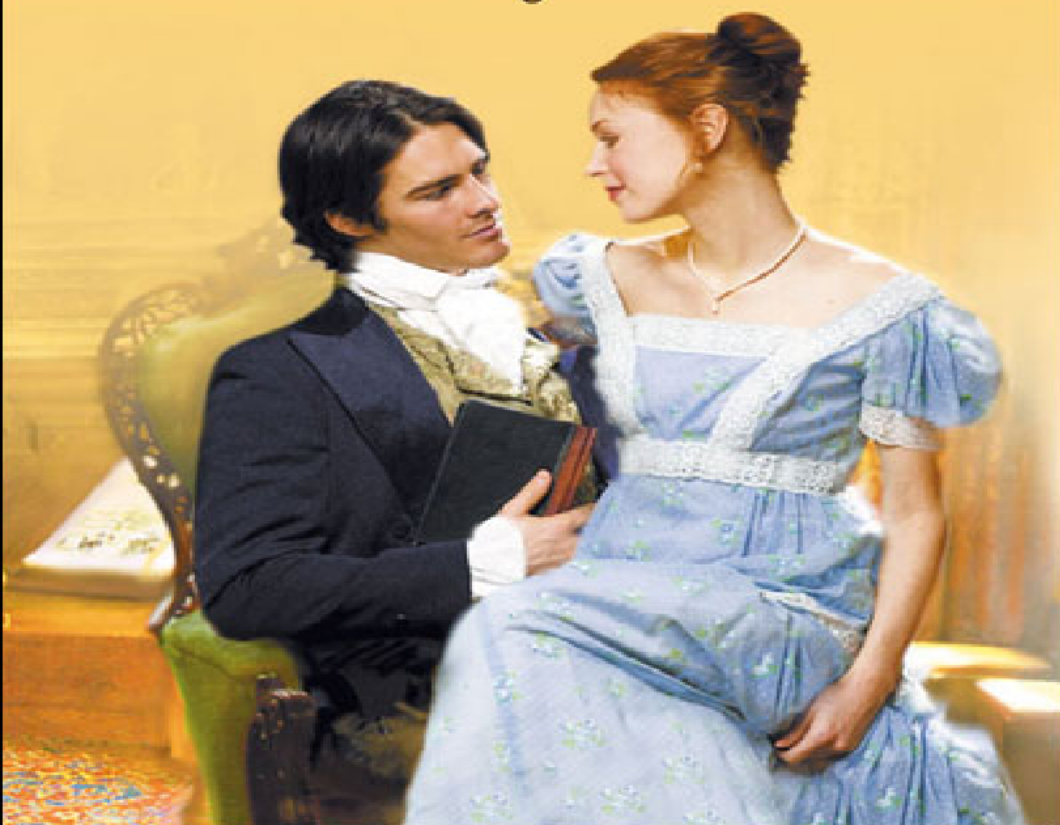
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

Barbara Cartland

Les deux mariages de Thérèse



Résumé :

Épouser Harry ? Thérèse n'en croit pas ses oreilles. Son père parle-t-il sérieusement ? Elle qui sort tout juste de l'école et n'a même pas encore fait son entrée dans le monde, comment pourrait-elle séduire ce héros de Waterloo, amateur de femmes légères et adepte des plaisirs de la capitale ? Mais sir Hubert et son vieil ami, le comte de Walstoke, dont Harry est l'unique héritier, sont prêts à tout pour mettre un terme à la liaison scandaleuse qu'entretient le jeune homme avec une actrice. Marié à son insu, Harry ne cache pas sa colère : comment a-t-on osé lui jouer pareil tour ? Que faire de cette oie blanche qui porte désormais son nom ? Une oie blanche, Thérèse ? Blanche colombe, plutôt. Jolie comme un cœur, intelligente... Et si, pour une fois, le destin farceur avait bien fait les choses ?

NOTE DE L'AUTEUR

Elizabeth Farren, l'une des actrices les plus applaudies de l'histoire de la scène britannique, naquit en 1759. Son père, joyeux drille et franc buveur, après avoir été apothicaire à Cork, se joignit à une troupe d'acteurs qui faisait une tournée en Irlande, et échoua à Liverpool où il fit la connaissance d'une serveuse de bar, qu'il épousa.

Ils eurent deux filles, Margaret et Elizabeth. Cette dernière, belle enfant blonde aux yeux bleus, commença par jouer des rôles masculins dans les pièces de Shakespeare. A dix-neuf ans, elle fit ses débuts sur la scène londonienne dans une salle de Drury Lane, une rue célèbre pour ses théâtres. C'était alors une jeune fille souple et élancée, pas particulièrement jolie mais dotée d'un visage très expressif, et indiscutablement vouée à s'illustrer dans la comédie.

Elle était très vertueuse, mais beaucoup d'hommes lui faisaient la cour, et parmi eux, Elizabeth avait un faible pour le comte de Derby. Lors d'une réception donnée par le duc de Richmond, le comte déclara à Elizabeth qu'il était passionnément amoureux d'elle.

Malheureusement, il était déjà marié à une invalide qu'il voyait fort peu mais qui n'en constituait pas moins un obstacle infranchissable. Le comte, qui refusait d'engager une liaison avec

Elizabeth autrement qu'en l'épousant, dut admettre qu'il lui était impossible d'abandonner son épouse.

Dans ces conditions, Elizabeth et lui décidèrent de sceller un pacte d'amour platonique. C'est ainsi qu'ils devinrent amants sans se donner l'un à l'autre. Leur amour ne se démentit jamais malgré cette étrange relation qui se poursuivit chastement pendant près de vingt ans.

En mars 1797, la femme du comte décéda, le laissant libre de se marier avec son adorable et vertueuse Elizabeth. Ils commencèrent aussitôt à préparer leurs noces, qui furent célébrées le 1^{er} mai de cette même année, grâce à une dispense spéciale autorisant le comte à écourter son deuil. Auparavant, le 7 avril, Elizabeth avait fait sa dernière apparition sur les planches dans l'un de ses meilleurs rôles, celui de lady Teazle dans le chef-d'œuvre de R.B. Sheridan créé vingt ans plus tôt : *L'École de la médisance*. Tout le monde étant au courant de sa liaison idéalisée avec le comte et de leur dévotion exemplaire l'un à l'autre, le théâtre était plein à craquer.

Elizabeth avait trente-huit ans lorsqu'elle devint comtesse de Derby. Les deux époux passèrent leur lune de miel à Epsom, mais ils n'y séjournèrent que deux jours tant Elizabeth était impatiente d'être présentée à la Cour. On n'avait encore jamais vu une ancienne actrice devenir l'épouse d'un membre de la Chambre des pairs et lorsqu'elle parut devant la reine, prise d'une irrésistible envie d'exprimer sa joie, elle dit à Sa Majesté qu'interpréter ce *nouveau rôle* devant elle était un des plus beaux moments de sa vie.

La remarque n'eut pas l'heur de plaire à la reine qui répondit :

— Madame la comtesse ne peut-elle donc oublier son ancien état ?

Cette rebuffade blessa profondément Elizabeth qui, à dater de ce jour, n'évoqua plus jamais ses rapports passés avec le théâtre.

Elle fut néanmoins très heureuse avec son mari et lui donna trois enfants, un garçon et deux filles. Ensemble, ils connurent un bonheur sans nuage, jusqu'à la mort d'Elizabeth en 1829 à Knowsley, fief des comtes de Derby. Son mari la suivit dans la tombe cinq ans plus tard.

Le marquis de Walstocke entra dans la salle du conseil. Il était onze heures du matin et sir Hubert Bryan, du bout de la table de conférence, s'exclama :

— Vous êtes très en retard ! Cela ne vous ressemble guère, mon cher.

— Je sais, répondit le marquis. Mais je n'ai quitté la réception de la duchesse qu'à deux heures du matin.

— La soirée était-elle réussie ? demanda sir Hubert.

— Très réussie ! répondit le marquis en contournant la table pour aller s'asseoir à sa place habituelle.

Le marquis portait beau pour ses soixante ans ou presque. Digne et altier comme il l'était, on devinait tout de suite que c'était un aristocrate. Il se montrait excessivement fier de ses biens, quoiqu'il eût côtoyé la misère quelque dix ans plus tôt, à la suite d'un revers de fortune dont il n'était pas entièrement responsable. La guerre avec Napoléon avait mis nombre de propriétaires terriens aux abois car il leur était devenu impossible d'entretenir leurs biens, faute de main-d'œuvre. La plupart des hommes valides étaient partis combattre, qui en Espagne, qui au Portugal, qui dans la marine royale, de sorte que les toits des fermes fuyaient et que les haies se transformaient en taillis impénétrables.

C'est alors que le marquis eut la chance de se lier d'amitié avec sir Hubert Bryan, l'un des hommes d'affaires les plus éminents du pays.

Ce dernier avait entamé sa carrière à Liverpool où il s'était rapidement imposé comme assistant d'un puissant armateur. Par la suite, Hubert Bryan, *Brillantine*, comme l'appelaient méchamment ses ennemis, s'était taillé une réputation de gagnant à la force du poignet, si bien qu'à vingt-cinq ans, déjà fabuleusement riche, il impressionnait fortement ses interlocuteurs par son ton péremptoire et son inébranlable volonté.

Par le plus grand des hasards, il fit la connaissance de la fille du duc de Dorset lors d'un banquet offert par la municipalité de Liverpool, dont le duc et sa fille étaient les invités d'honneur. Hubert Bryan tomba amoureux pour la première fois de sa vie.

En d'autres circonstances, il aurait été éconduit par le duc comme

n'importe quel roturier, mais il se trouva que ce dernier cherchait alors désespérément à redorer son blason, sérieusement terni par des déboires financiers successifs. Il se dit que les transports maritimes réussiraient peut-être là où d'autres investissements avaient échoué et invita

Hubert Bryan dans sa maison de campagne située à quelque quinze kilomètres de Liverpool.

Ce fut le commencement de leur association.

Le duc entendait que celle-ci se limitât strictement aux affaires d'argent, aussi fut-il littéralement horrifié lorsque l'armateur de Liverpool, qu'il prenait pour son obligé, lui demanda la main de sa fille. Il interdit purement et simplement aux deux jeunes gens de se revoir.

Lady Elizabeth n'en fit cependant qu'à sa tête et continua à rencontrer Hubert Bryan en cachette.

Mais il y a toujours des gens prêts à ébruiter ce genre d'affaire, et, la chose parvint jusqu'aux oreilles du duc. Il entra dans une rage folle, menaçant Hubert Bryan des pires représailles et l'accablant d'insultes. Sans se démonter, le jeune homme lui annonça froidement le montant de sa fortune personnelle.

Le duc fut abasourdi. Comment une personne aussi jeune avait-elle pu s'enrichir si vite, uniquement par le fruit de son travail ?

Au cours de la conversation qui suivit, Hubert Bryan lui expliqua ce qu'il entendait faire à l'avenir. Il était si sûr de lui et parlait avec une telle conviction, que le duc se laissa convaincre. Aussi l'incident se termina-t-il le plus simplement du monde, lorsque le duc consentit au mariage de sa fille et de son associé.

Les années passèrent. Le duc jouissait tranquillement de la fortune de son gendre. Il oublia qu'il avait été assez sot naguère pour s'opposer à ce mariage on ne peut plus réussi. Personne, en effet, ne doutait que lady Elizabeth fût la plus heureuse des épouses. La seule ombre au tableau était qu'après avoir donné naissance à un enfant, elle ne pouvait plus en avoir d'autres.

La petite-fille du duc, Thérèse, était depuis le berceau d'une singulière beauté. Elle avait de qui tenir, du reste, la nature ayant gratifié ses parents d'un physique des plus avantageux. Le duc, qui faisait grand cas de la beauté d'Elizabeth, ne s'était-il pas persuadé jadis quelle épouserait un prince du sang, à tout le moins ?

Finalement, Hubert Bryan accéda au titre envié de chevalier. Il avait contribué à développer Liverpool, s'étant montré extrêmement généreux lorsque la municipalité avait sollicité son aide financière. Le duc, qui était pour beaucoup dans son anoblissement, se montrait maintenant très fier de son gendre, d'autant plus que les revenus de celui-ci augmentaient d'année en année.

À la mort de son épouse, sir Hubert éprouva un choc terrible qui eût certainement emporté un homme de constitution moins robuste. Il n'avait jamais posé les yeux sur aucune autre femme. Après seize ans de mariage, ils se comportaient encore comme deux tourtereaux.

Pour surmonter sa douleur, il redoubla d'ardeur au travail. Sa flotte de navires marchands s'augmenta de plusieurs unités et ses gains s'en trouvèrent multipliés.

Le duc devait mourir quelques années plus tard, mais un autre aristocrate était appelé à prendre sa place dans la vie d'Hubert Bryan.

Le marquis de Walstoke, qu'il avait rencontré par l'intermédiaire de son beau-père, l'avait tout de suite impressionné : il incarnait l'exemple, le modèle de l'aristocrate, irréprochable à tous points de vue.

Ses manières étaient sans défaut. Il était aussi poli avec un balayeur des rues qu'avec un prince. Personne n'avait jamais entendu quiconque dire du mal de lui. Malheureusement, la guerre avait sérieusement grevé ses finances et il se débattait vainement pour conserver au château de Stoke, la résidence familiale depuis des générations, son luxe d'antan... et même pour l'empêcher tout bonnement de tomber en ruine.

Il avait déjà dû congédier nombre de ses domestiques, ainsi que plusieurs des métayers qui exploitaient ses terres. Pour appointer les serviteurs qui lui restaient, il décida de vendre ses plus beaux tableaux, quelques pièces de mobilier, ainsi que l'argenterie que sa famille se transmettait depuis le règne de la reine Anne ; ce fut la vente de cette dernière qui permit à sir Hubert Bryan d'entrer en contact avec lui. En effet, la vente aux enchères fut annoncée dans les journaux à grand renfort de publicité, et sir Hubert envisagea immédiatement d'acquérir ces biens pour enrichir son propre patrimoine. Cette pensée, assez inhabituelle chez un armateur, lui avait été suggérée en son temps par sa défunte femme, qui s'était fait un devoir, de par sa condition, d'enseigner à son époux le bon goût en matière d'objets d'art et d'ameublement. Elle l'avait encouragé à acheter une belle demeure dans un domaine de dix hectares, qu'elle avait ensuite aménagée et décorée avec le plus grand soin. Par la suite, elle poussa sir Hubert à acheter des tableaux de maître, ainsi qu'à collectionner des porcelaines de Chine et autres bibelots de prix, ce qui, auparavant, ne lui serait jamais venu à l'esprit. Mais comme il adorait sa femme et que, d'autre part, il avait le sens des affaires, il comprit vite l'intérêt de posséder de belles choses chez soi, tant pour leur valeur que pour son prestige.

Lady Elizabeth et sir Hubert s'étaient mis à fréquenter les ventes aux enchères. Celles-ci avaient lieu tantôt chez des particuliers, tantôt dans des lieux publics, comme Christie's, célèbre salle des ventes

londonienne qui venait alors d'ouvrir. Lorsqu'il rapportait quelque objet qui ravissait son épouse, il éprouvait un plaisir pour lui très nouveau.

Après la mort d'Elizabeth, il continua à enrichir sa maison de campagne, ainsi que celle qu'il avait achetée à Londres pour sa fille Thérèse. Il se disait que lorsqu'elle aurait quitté l'école, sa culture et son bon goût, autant que sa dot, devaient constituer l'écrin idéal pour sa renversante beauté.

La maison du marquis n'étant pas très éloignée de Liverpool, il prit contact avec lui afin de savoir s'il était possible d'examiner l'argenterie avant le jour de la vente.

Il arriva dans un somptueux équipage et descendit de voiture avec sa prestance habituelle, au vu de quoi les domestiques, le prenant pour un grand seigneur, l'introduisirent, non pas dans le salon où étaient exposés les objets, mais dans la bibliothèque, où lisait le marquis, assis près du feu.

Dire que sir Hubert fut impressionné par le marquis serait en deçà de la vérité. Dès qu'il le vit, il eut envie de lui ressembler. Cet homme lui paraissait aussi précieux, aussi exceptionnel, que n'importe lequel des objets proposés à la vente.

Sir Hubert plut également au marquis, qui s'adressa à lui d'égal à égal. Naturellement, le marquis avait entendu parler de l'armateur et des brillantes opérations qui lui avaient permis de se hisser rapidement au zénith. L'aide qu'il avait apportée à la ville de Liverpool, ainsi que l'énormité de sa fortune, étaient connues dans tout le pays.

Les deux gentlemen s'entretenaient pendant près de deux heures. Lorsque sir Hubert prit congé, tous les deux sentaient confusément qu'ils venaient de marquer un tournant décisif dans leur existence.

La vente fut annulée. Hubert Bryan acheta la totalité des biens, garda l'argenterie pour lui et rendit le reste au marquis.

— Tout cela appartient au château, dit-il en désignant les lieux d'un geste circulaire. Il serait inhumain de priver les héritiers de cette splendide demeure des trésors qui lui reviennent. Il vous faut redonner à Stoke son lustre d'autrefois.

Le marquis fut profondément touché, mais il était suffisamment fin pour comprendre que sir Hubert Bryan n'agissait pas par pure charité. C'était sa façon de créer une œuvre qui passe à la postérité ; et le fait est que cela lui procura une nouvelle source de satisfaction et d'intérêt.

Il s'efforça de remettre la main sur les tableaux que le marquis avait vendus précédemment, et les racheta. Il y avait aussi des meubles sculptés datant de Charles II qu'ils mirent ensemble plus de six mois à retrouver après une traque rocambolesque, et qu'ils

ramenèrent triomphalement au château.

En voyant la demeure reflleurir telle une rose, sir Hubert et le marquis étaient aux anges. Peu à peu, chaque chose reprenait la place qu'elle occupait jadis.

Sir Hubert fit la connaissance de l'héritier du marquis. Ce n'était pas son fils, mais son neveu. Le marquis n'avait qu'une sœur, mariée au comte de Lambourne et vivant dans le sud du pays. Il la voyait souvent quand il descendait à Londres, et ce fut pour lui un coup affreux lorsqu'elle et son mari disparurent dans un tragique accident de diligence.

Ils laissaient orphelin un fils unique, prénommé Edward, mais que tout le monde appelait Harry. Le marquis réalisa qu'il se devait d'ouvrir la porte de ses résidences, tant celle de Liverpool que celle de Londres, au garçon alors âgé de dix-sept ans.

Lorsqu'il apprit à sir Hubert que son neveu était désormais chez lui au château, l'armateur répondit :

— Eh bien, tout ce que je puis dire, c'est que ce jeune homme a beaucoup de chance ! Stoke a déjà la réputation d'être une des merveilles du royaume et lorsque nous aurons fini de le réaménager, le château n'aura pas d'équivalent dans toute l'Angleterre.

— J'espère seulement qu'Harry comprendra tout le mal que nous nous sommes donné pour lui, dit le marquis en riant.

— Je n'en doute pas. Il sera ravi, comme Thérèse, qui se réjouit chaque fois que j'embellis sa maison avec un meuble ou un objet nouveau. Au fait ! enchaîna-t-il après une pause, cela me fait penser que j'aurais besoin de votre opinion concernant une toile que je compte placer au-dessus de la cheminée dans le petit salon de Berkeley Square.

— Nous étions convenus de ce qu'il fallait mettre à cet endroit. Vous avez donc trouvé le tableau approprié ?

— Je crois. Mais vous savez qu'en matière de peinture, je m'en remets entièrement à votre verdict.

Le marquis sourit. Il était toujours ravi lorsque son ami le complimentait sur ses goûts. Plus il connaissait sir Hubert, plus il le trouvait avisé dans tout ce qu'il entreprenait. Et ce n'était pas uniquement une question d'argent. L'armateur était aussi perspicace, sinon plus, que la plupart des membres du gouvernement, pour ne prendre que cet exemple parmi l'élite de la société.

En vérité, sir Hubert s'efforçait toujours d'imiter le marquis dans ce qu'il avait de plus distingué et qui faisait de lui un gentleman au sens propre du mot.

Pour l'heure, le marquis lui dit :

— Nous irons voir ce tableau cet après-midi. Nous avons une réunion ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui. Les autres vont arriver d'ici une demi-heure, mais je voulais vous voir seul auparavant.

Le marquis l'interrogea du regard.

— Eh bien, je suis en retard mais me voici, dit-il. Je vous écoute.

À sa grande surprise, il s'aperçut alors que sir Hubert cherchait ses mots. Cela ne lui ressemblait nullement et il se demanda ce qui n'allait pas. Il était sur le point de le questionner pour savoir s'il y avait eu quelque catastrophe à Liverpool ou si un des navires de la compagnie avait coulé, lorsque sir Hubert se décida à parler.

— Je voudrais vous entretenir d'Harxy.

— Harry ? s'étonna le marquis.

Harry était revenu récemment de l'armée, où il avait servi sous les ordres de Wellington à la bataille de Waterloo. Il n'avait que vingt ans à son arrivée dans le régiment du généralissime, en France. Quand la guerre prit fin, après Waterloo, Harry resta incorporé pendant près de deux ans encore dans les troupes d'occupation. À son retour à Londres, il eut l'envie compréhensible de jouir de tout ce dont il avait été frustré en étant soldat au lieu de faire ses études à Oxford, comme la plupart de ses camarades.

Harry était fort beau garçon et très à son aise financièrement, grâce à l'argent hérité de son père et la rente que le marquis lui allouait généreusement. Il figurait donc sur les cartons d'invitation de toutes les grandes maisons, dont les hôtes, le marquis n'en était que trop conscient, considéraient unanimement le jeune homme comme un excellent parti pour leur fille débutant dans le monde.

Toutefois, et c'était là un trait caractéristique de son tempérament, Harry préférait de beaucoup le charme plus relevé de certaines femmes mariées, discrètement infidèles à leur époux, ou bien celui, non moins épicé, des courtisanes qui abondaient sur le pavé de la capitale.

— Il faut bien que jeunesse se passe ! avait coutume de dire le marquis à sir Hubert lorsqu'on lui présentait les notes, elles aussi très salées, de son neveu.

Et il riait de bon cœur en écoutant le récit des frasques auxquelles se livrait Harry avec ses amis du White's Club

Les duchesses douairières s'arrachaient les cheveux, mais le marquis, lui, comprenait.

Ce qui l'enchantait par-dessus tout, c'était qu'Harry était très sportif, cavalier émérite, et qu'il remportait systématiquement toutes les courses d'obstacles auxquelles il participait ; en partie, du reste, grâce à sir Hubert, qui mettait les meilleures montures à sa disposition non seulement dans les écuries du château, mais dans celles de Berkeley Square qu'il avait fait agrandir à cette fin.

Cette maison des quartiers chic de Londres avait été vendue jadis

par le marquis, avant sa rencontre avec sir Hubert, du temps où il était aux abois. Mais sir Hubert avait insisté pour qu'il la rachète et elle avait repris son nom de *Résidence Walsioke*, comme par le passé.

Harry y avait élu domicile et se montrait toujours ravi de voir son oncle quand celui-ci prenait ses quartiers à Londres.

Le marquis était arrivé trois jours plus tôt. Les deux premiers soirs, Harry s'excusa, arguant d'un rendez-vous qu'il ne pouvait décommander.

— Va, mon garçon, amuse-toi, dit le marquis. J'en faisais autant à ton âge et je ne l'ai jamais regretté.

— Je savais que vous me comprendriez, oncle Maurice. Mais il faudra que nous prenions le temps de discuter prochainement ; j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Je suis à ton entière disposition, dit le marquis, magnanime.

Harry avait souri, avant de s'engouffrer dans son coupé, laissant le marquis livré à lui-même. Celui-ci regretta de ne pas s'être arrangé pour souper avec sir Hubert qui habitait de l'autre côté du square, mais comme son repas était déjà prêt et qu'il ne voulait pas décevoir son cuisinier, il dîna seul.

Le soir d'après, c'était lui qui était invité, chez la duchesse de Devonshire. Il s'apprêtait à quitter la maison lorsque Harry rentra pour se changer.

— Vous sortez, oncle Maurice ? demanda-t-il.

— Oui, mon garçon. Désolé.

— J'aurais bien voulu que nous dînions ensemble, mais tant pis. J'espère que rien ne vous presse de quitter Londres.

— Non. Comme je te l'ai dit, je suis à ta disposition. Mais tu m'as l'air très occupé. Pas vrai ?

— Disons que je prends du bon temps, fit Harry en souriant. C'est très exactement ce que m'a recommandé le docteur, suite aux rigueurs mortelles de la vie de caserne à Cambrai !

Le marquis n'ignorait pas que c'était là qu'était cantonnée l'armée d'occupation. Toutefois, il afficha une mine surprise et dit en battant des cils :

— J'avais cru comprendre que tu passais ton temps à Paris.

— J'y étais le plus souvent possible, admit le neveu.

— Avec les *cocottes* les plus aguichantes et les plus ruineuses d'Europe, compléta le marquis, répétant ce qui se disait communément des belles de nuit parisiennes.

— Les plus ruineuses, ça ne fait aucun doute, fit Harry en s'esclaffant.

Sur quoi, il monta se changer dans sa chambre, tandis que son oncle partait chez la duchesse.

À présent, en attendant que sir Hubert l'entretienne de son neveu

comme il l'avait annoncé, il éprouvait une vague appréhension. Ce n'était certainement pas une affaire de dettes. Non seulement le marquis réglait la plupart des factures du jeune homme, mais il lui avait augmenté sa rente, grâce aux bénéfices réalisés l'année précédente par la compagnie de sir Hubert.

Ce dernier s'éclaircit la gorge et annonça :

— Mon pauvre Maurice, j'ai bien peur que cette révélation ne vous cause un choc, mais j'ai appris de source sûre qu'Harry avait l'intention d'épouser une actrice.

Le marquis tressaillit.

Pendant quelques instants, il resta paralysé, comme mué en pierre.

— Vous ne parlez pas sérieusement ! dit-il enfin.

— Harry, lui, est on ne peut plus sérieux. D'ailleurs, il comptait vous annoncer la nouvelle incessamment, paraît-il.

Le marquis se souvint alors que son neveu avait sollicité un entretien avec lui. Mais jamais, même dans ses pires cauchemars, il n'aurait imaginé qu'il pût s'agir d'une chose pareille.

— Qui est cette actrice ? demanda-t-il.

— Camille Clyde. Je ne pense pas que vous l'ayez vue, ni même que vous ayez entendu parler d'elle.

Contrairement à ce que supposait son ami, cependant, le marquis connaissait l'actrice en question. Camille Clyde s'était fait un nom, d'abord dans le répertoire shakespearien, puis dans la comédie légère, où elle excellait. Elle avait tenu tous les premiers rôles féminins dans les comédies burlesques de la fin du XVII^e siècle, alors très à la mode, ainsi que dans des vaudevilles adaptés du français, choisis parmi ceux qui remportaient le plus de succès à Paris.

Pendant quelque temps, Camille Clyde avait été la coqueluche des clubs. Elle était petite, pas belle à proprement parler, mais très séduisante, avec de grands yeux verts aux profondeurs mystérieuses et une magnifique crinière rousse. Toute la ville parlait d'elle. Les jeunes premiers se disputaient le privilège d'être son cavalier, mais la rumeur prétendait quelle était fort extravagante et préférait les hommes mûrs, surtout s'ils étaient riches. Dans ces conditions, se dit le marquis, rien détonnant à ce qu'Harry se fût mis sur les rangs et lui eût offert sa protection pour un moment.

Mais de là à lui proposer le mariage !

Le marquis resta longuement silencieux, remâchant la confidence de sir Hubert, incapable de se résoudre à y croire.

Enfin, il demanda d'une voix tremblante :

— D'où tenez-vous cette information ?

— Camille Clyde s'est vantée auprès des camarades de sa troupe d'être bientôt comtesse ! Un de mes amis connaît une autre actrice du théâtre qui le lui a répété. D'après ce qu'il m'a dit, le mariage est

imminent !

— Non ! Ce n'est pas possible ! s'exclama le marquis, consterné.

Le voyant dans cet état, Sir Hubert lui mit la main sur le bras.

— Je savais que vous seriez offusqué.

— Mais enfin, rendez-vous compte ! explosa le marquis. Croyez-vous que je vais tolérer qu'une actrice soit châtelaine de Stoke ? Qu'elle occupe les pièces, les chambres que nous avons mis tant de temps à réhabiliter, au prix que vous savez ? Qu'elle prenne la place de ma mère, une femme éminemment digne et respectable ?

Le marquis frémit. Il abattit son poing sur la table et s'écria :

— Il faudra me passer sur le corps ! Je ne le permettrai pas ! J'aime mieux priver Harry de toutes ses ressources, le réduire à la mendicité, s'il le faut !

— Vous savez bien que c'est impossible, rétorqua tranquillement sir Hubert. Vous lui avez fait don de cent mille livres pas plus tard que l'an passé. Vous ne pouvez tout de même pas les lui reprendre, Maurice !

Le marquis retint sa respiration.

— Mais que faire, alors ? Pour l'amour du ciel, Hubert, dites-moi ce qu'il faut que je fasse !

Sir Hubert se renfonça dans son fauteuil.

— Je me suis posé la même question en vous attendant. Pour tout vous avouer, Maurice, j'avais toujours pensé qu'un jour ou l'autre, Thérésa et Harry se rencontreraient et que ce serait le couronnement de notre amitié s'ils tombaient amoureux l'un de l'autre. Ils pourraient alors vivre au château de Stoke, dont hériteraient leurs enfants le moment venu.

— Eh bien, moi aussi, j'ai eu cette pensée, figurez-vous. J'ai vu Thérésa l'année dernière lorsqu'elle est venue passer les vacances ; c'est une jeune fille absolument ravissante. Comme vous l'avez souvent fait remarquer, elle ressemble beaucoup à sa mère.

— Je ne crois pas qu'Harry la connaisse,

— Non, en effet, dit le marquis en secouant la tête. À son retour de France, rappelez-vous, il s'est aussitôt livré aux plaisirs nocturnes de Londres, tandis que vous et Thérésa remontiez sur Liverpool.

— C'est donc à nous de provoquer leur rencontre, déclara sir Hubert, du même ton qu'il eût employé pour conclure une nouvelle transaction ou un nouveau contrat d'exploitation concernant ses navires marchands.

— Nous pouvons essayer, dit le marquis. Mais de combien de temps disposons-nous ?

— Très peu, j'en ai peur. Toutefois, je puis découvrir plus précisément ce qui se trame grâce à mes amis, et de votre côté, il faut que vous persuadiez Harry de venir à Stoke avec vous.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher cet épouvantable mariage ! s'exclama le marquis avec indignation. Comment mon propre neveu peut-il envisager une entreprise aussi évidemment vouée à l'échec ?

Sir Hubert ne répondant pas, il poursuivit, s'emportant de plus en plus :

— Il n'a donc aucun respect pour son titre, pour moi, pour le château, pour son rang ? Est-ce qu'il s'imagine que les gens du monde accepteront de recevoir chez eux une actrice, même affublée d'un diadème ?

En même temps, les deux hommes ne pouvaient s'empêcher de penser à un exemple similaire ayant défrayé la chronique du temps de leur jeunesse. À l'époque, le duc de Derby avait épousé Elizabeth Farren, première actrice à devenir l'épouse d'un pair du royaume.

— Je ne souffrirai pas un pareil affront ! tonna le marquis. Le nom des Walstoke ne sera pas souillé par une saltimbanque !

— C'est exactement la réaction à laquelle je m'attendais de votre part. Camille a beau être charmante, elle reste une fille du commun, comme n'eût pas manqué de dire ma chère Elizabeth.

— Plutôt mourir que de lui laisser mettre les pieds à Stoke !

Thérésa était très impatiente à l'idée de retrouver Londres après son dernier trimestre d'école. Le temps ne lui avait pas paru trop long pourtant, car elle s'était attelée consciencieusement à ses études, dans le but de satisfaire son père en remportant le plus de prix possible. Et le résultat était là : première en anglais, en langues étrangères et en mathématiques. Sir Hubert allait être content.

Son école lui plaisait. Située non loin de la ville de Bath; elle accueillait des élèves issus des plus illustres familles d'Angleterre. Thérésa y bénéficiait d'un traitement de faveur parce que sir Hubert se montrait généreux vis-à-vis de l'établissement. Elle avait le droit d'avoir son propre cheval, et de garder son petit chien auprès d'elle.

Toutes les élèves pouvaient faire de l'équitation si elles le souhaitaient, mais leurs montures provenaient d'une écurie de louage qui n'inspirait aucune confiance au père de Thérésa. Celle-ci avait donc fait venir son étalon qu'elle adorait, et un palefrenier pour s'en occuper. Elle montait tous les matins, et l'après-midi quand c'était possible. Ses condisciples, heureusement, ne s'étaient pas montrées trop envieuses, ayant vite compris que Thérésa les surclassait comme cavalière. À leur sortie de l'école, lorsqu'elles deviendraient ce qu'il était convenu d'appeler des *débutantes*, la plupart abandonneraient l'équitation ou bien se contenteraient d'un petit trot de temps à autre dans les allées de Hyde Park. Elles n'éprouvaient pas, contrairement à Thérésa, l'envie de galoper en pleine campagne.

Thérésa avait pris ses dispositions pour que *Mercury*, son cheval, la précède de quelques jours, et elle se réjouissait de le monter bientôt dans les rues de son quartier.

Son père lui avait annoncé qu'elle ferait ses débuts dans le monde cette saison-là et il avait chargé la vieille comtesse de Wilton de la présenter à la Cour, perspective qui, à dire vrai, ne souriait guère à la jeune fille. Elle aurait trouvé plus amusant de fréquenter ces fameux bals, si souvent évoqués par ses camarades d'école.

Mais ce qui l'intéressait encore plus, c'était d'être avec son père et, comme tous les ans à pareille époque, de l'accompagner à Liverpool pour inspecter sa flotte de navires et découvrir ses nouvelles acquisitions. Sir Hubert lui parlait comme à un garçon et elle prenait

un vif plaisir à s'entendre expliquer pourquoi tel bâtiment était plus rapide que tel autre, tel gréement plus sûr, ou tel mode de chargement plus économique. Il se confiait à elle comme jadis il s'était confié à sa femme, lui dévoilant ses soucis d'argent quand il en avait, ce qui était rare, ses projets, ses ambitions.

L'intérêt qu'y trouvait Thérésa n'était pas feint. Les rouages de l'entreprise paternelle la passionnaient et elle posait d'intelligentes questions.

« Nous irons à Liverpool, se dit-elle tandis que sa diligence roulait vers la capitale. Et peut-être que cette fois, papa m'emmènera en voyage à bord d'un de ses navires. »

La guerre ayant pris fin, les Anglais découvraient avec bonheur la France et les autres pays d'Europe. Les camarades de Thérésa avaient des connaissances qui avaient voyagé en France, en Italie, et en avaient rapporté une multitude de récits édifiants, non seulement sur les dévastations occasionnées par les combats, mais sur les trésors que recelaient musées, églises et palais.

« Il faut à tout prix que je voyage ! » se répétait Thérésa, et elle se demandait si son père pousserait ses bâtiments jusqu'en Méditerranée.

Rufus, l'épagneul dont elle ne se séparait jamais, était blotti à côté d'elle sur le siège de la diligence. Elle avait plaidé sa cause auprès de la directrice et obtenu, non sans difficultés, qu'il restât couché à ses pieds en classe. Comme c'était un chien intelligent, il avait compris qu'il devait se faire oublier et ne bougeait jamais pendant toute la durée du cours. Mais dès que sonnait la fin de l'heure, il jaillissait gaiement de sous le pupitre de sa maîtresse, à la grande joie des autres élèves.

Thérésa lui tapota l'échine et caressa son beau pelage fauve. Il pourrait bientôt batifoler à loisir et courir le lièvre dans les terres de *Globe Hall*. Ainsi s'appelait la maison de campagne que sir Hubert avait achetée dans le *Laricashire* pour sa femme; À l'origine, cette propriété portait le nom des précédents occupants, une respectable famille du comté dont l'héritier était mort prématurément à la guerre, mais le premier soin de sir Hubert avait été de la rebaptiser *Globe Hall*.

— Pourquoi *Globe*, papa ? s'étonna Thérésa la première fois qu'elle entendit le nom.

— Parce que ma flotte finira par sillonner toutes les mers du globe ! répondit sir Hubert.

Ce dessein reflétait quelque orgueil, mais il était réaliste et le nom bien choisi car effectivement la flotte de l'armateur et son rayon d'action augmentaient d'année en année.

Durant son adolescence, Thérésa avait passé toutes ses vacances à *Globe Hall*, sir Hubert estimant que Londres ne convenait pas à une

jeune fille de son âge et de sa condition. Et la voyant, déjà ravissante enfant, embellir chaque été, il se faisait de plus en plus de soucis à son sujet.

Il craignait par-dessus tout les coureurs de dot. Le scénario n'était que trop banal. Des débauchés jeunes ou moins jeunes, rejets d'une aristocratie dévoyée, fils de familles irresponsables ayant dilapidé leur fortune dans les tripots londoniens, poursuivaient de leurs assiduités les héritières les plus en vue. Ils étaient buveurs, noceurs, et l'argent leur brûlait les mains. S'il n'eût tenu qu'à sir Hubert, il les eût tous envoyés aux galères.

Thérèse était venue à Globe Hall pour la dernière fois lors des vacances de Noël. Sir Hubert et elle y avaient passé d'excellents moments ensemble, montant successivement tous les chevaux de l'écurie, recevant leur amis du voisinage ; Thérèse avait même organisé un repas à ses frais pour les enfants du village.

— Je me suis beaucoup amusée, papa ! avait-elle dit en lui faisant ses adieux le dernier jour. Merci, merci pour ces merveilleuses vacances !

Mais quand elle fut partie, sir Hubert se demanda si elle se contenterait des mêmes distractions à la fin de l'année. D'ores et déjà, il avait prié la comtesse de Wilton d'organiser un bal pour Thérèse au château de Stoke. Une autre réception était prévue à Londres, en vue de laquelle le marquis et lui avaient préparé une longue liste d'invités sélectionnés parmi les personnalités les plus distinguées.

Sir Hubert se rendait bien compte qu'en raison de sa fortune, toutes les portes de Mayfair, quartier le plus chic et le plus huppé de Londres, seraient ouvertes à sa fille. Ce qu'il voulait éviter, c'étaient les hommes qui chercheraient à épouser Thérèse pour son argent, et non pour elle-même.

Thérèse était déjà d'une beauté renversante et il pressentait qu'elle ferait des ravages dans le cœur de beaucoup d'hommes. Elle avait des yeux merveilleusement expressifs, une peau diaphane et des cheveux d'un blond doré, évoquant les premières lueurs de l'aube. Bien qu'elle ressemblât à sa mère, sa beauté avait quelque chose d'original que sir Hubert n'avait jamais vu chez aucune autre.

Le marquis était le premier à en convenir.

— Thérèse est unique, disait-il. Croyez-moi, Hubert, nous aurons du mal à trouver un homme digne d'elle.

— Oui, je me suis fait la même réflexion.

Quoi qu'il arrive, tâchons surtout de la mettre à l'abri de ces maudits coureurs de dot !

Il parlait sans détour, ayant encore à l'esprit les échos d'un scandale récent impliquant une femme épousée pour son argent, que son mari, jeune pair dissolu, avait ruinée, après avoir dépouillé

pareillement deux autres femmes.

— Ne vous inquiétez pas, Hubert. Vous et moi serons pour Thérésa comme deux féroces chiens de garde.

La comparaison avait fait sourire sir Hubert, mais dans son for intérieur, il était réellement inquiet.

Thérésa, quant à elle, attendait d'être lancée dans la vie mondaine avec l'impatience d'un enfant à qui l'on a promis une séance de marionnettes.

— Ça va être sensationnel, pas vrai *Rufus* ? dit-elle à mi-voix à son épagneul. Mais toi, tu compteras les jours qui resteront avant que nous n'allions à Globe Hall, et comme tu auras raison ! On s'amusera bien plus là-bas, au grand air, qu'en se trémoussant tout endimanchée sur un parquet ciré.

Mais son père se donnait beaucoup de mal pour que ses débuts dans le monde soient un succès, et elle se devait de lui faire honneur. Sir Hubert lui avait demandé d'établir une liste de ses camarades de classe susceptibles d'être invitées, et d'y ajouter toute autre amie qu'il aurait oubliée.

Lorsque Thérésa relut la liste qu'elle avait dressée, elle fut surprise par sa brièveté. À Globe Hall, elle passait tout son temps avec son père avec qui elle ne s'ennuyait jamais. Elle le trouvait si intéressant qu'elle ne prêtait guère attention aux autres hommes quelle était amenée à côtoyer. Elle comprenait pourquoi sa mère l'avait adoré. Où qu'ils aillent, sir Hubert se distinguait du lot et la plupart des gens écoutaient religieusement les moindres de ses propos.

Quand Thérésa arriva à Berkeley Square, sir Hubert l'attendait.

Elle se jeta dans ses bras.

— Me voilà rentrée, papa ! Nous n'allons plus nous quitter, n'est-ce pas ?

— Quel bonheur de te revoir, ma chérie. Bienvenue !

— J'ai tant de choses à te dire ! dit-elle en souriant. Et j'ai des prix à te montrer, tu sais.

Elle voulut alors impressionner son père en énumérant ses succès, et en parlait encore lorsqu'ils entrèrent dans le salon.

— Ah ! mais tu as de nouveaux tableaux ! s'exclama Thérésa. J'aime beaucoup celui qui est au-dessus de la cheminée.

— Je me doutais qu'il te plairait. Il y a un Turner dans mon bureau, que tu aimeras certainement aussi.

— Je veux voir toutes les nouvelles choses, et je veux que tu m'expliques pourquoi tu les as achetées et ce qu'elles t'ont coûté. (Elle tendit les bras vers lui.) Oh, papa ! c'est tellement merveilleux d'être à la maison, de savoir que je n'ai plus à retourner à l'école et que je peux rester avec toi !

Elle s'interrompit quelques instants et reprit :

— Si j'étais ton fils, tu m'initierais à tes affaires, maintenant. Tu me montrerais comment diriger l'entreprise, tu me laisserais t'aider. Mais tu sais, j'ai beau être une fille, c'est quand même ça que j'ai envie de faire.

— Mais ma chérie, fit sir Hubert en riant, tu vas être la beauté de la saison !

Thérésa émit un petit murmure de protestation.

— Ça signifie que tout le monde aura les yeux braqués sur moi et que je vais me faire détester par les filles de mon âge. Non merci ! Je serais tellement plus heureuse, papa, si je pouvais travailler avec toi.

— Mais enfin, comprends-moi, mon enfant. J'ai travaillé dur pendant des années pour que ta mère jouisse de tout ce dont elle avait envie. Lorsqu'elle est morte, j'ai fait de même avec toi.

Sa voix s'était assombrie en évoquant le souvenir d'Elizabeth et Thérésa comprit qu'il avait de la peine.

— Je veux que tu aies les plus belles robes, reprit-il avec ardeur, les meilleurs chevaux, tout ce qu'on peut faire de mieux !

— Papa chéri, je ne doute pas de ton affection, dit Thérésa, mais tu oublies quelque chose !

— Quoi donc ?

— Lorsque vous m'avez conçue, maman et toi, elle m'a donné son physique et toi ta matière grise.

— Ma matière grise, répéta sir Hubert en la dévisageant.

— Mais oui, bien sûr. À l'école on disait, derrière mon dos d'abord, puis carrément devant moi, que j'avais le caractère et le cerveau d'un homme, ce qui est déplacé, paraît-il, chez une femme. Cela me vient de toi, évidemment.

Sir Hubert ne put s'empêcher de rire.

— J'ai été accusé de beaucoup de choses dans ma vie, mais c'est bien la première fois qu'on me reproche d'avoir une enfant trop intelligente !

— Le problème, vois-tu, c'est que dès que les choses sont trop faciles, je m'ennuie. J'ai besoin de me dépasser en permanence. Pour moi, une chose n'a pas de valeur si je ne me suis pas battue pour l'obtenir. Et tu es comme ça aussi.

— Tu me surprends énormément, ma fille ! Je n'avais jamais songé à cela auparavant.

— Imagine un peu tout ce que nous pourrions faire si tu me laissais t'aider à surveiller les bateaux, préparer de nouveaux contrats, visiter des pays étrangers, développer des techniques de pointe ! Comme assistant, je t'assure que je vaudrais n'importe quel jeune homme.

C'était pour lui si inattendu, et si révolutionnaire que sir Hubert ne trouva rien à répondre.

Le lendemain, Thérèse alla faire des achats avec la comtesse de Wilton.

Dès qu'il se retrouva seul avec le marquis, sir Hubert lui rapporta les propos de sa fille.

— C'est singulier, j'en conviens, observa ce dernier. Mais il fallait vous y attendre, mon chef Hubert. Si vous aviez eu un fils, nul doute qu'il eût été aussi brillant que vous. Partant, vous ne pouviez escompter de votre fille qu'elle eût un visage angélique et strictement rien dans la tête.

— Tout ce que vous me dites là est très flatteur, répliqua sir Hubert, mais elle va se permettre de critiquer les hommes qui voudront l'épouser.

— Ce ne sera pas plus mal ! Certains de ces jeunes freluquets n'ont pas plus de cervelle qu'un moineau et je ne leur ferais certainement aucune confiance en matière d'argent.

À peine le marquis eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta en voyant des plis se dessiner sur le front de son ami. Ils échangèrent un regard lourd d'inquiétude, trahissant leur commune hantise : les coureurs de dot.

— Wellington était très satisfait d'Harry, dit le marquis pour changer de sujet. S'il était resté dans l'armée, d'après ses supérieurs, il aurait fait un général de tout premier ordre.

— Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il avait insisté pour remettre sa démission ?

— Si, mais c'est parce qu'il était incorporé dans une armée d'occupation. Ce régiment était sans doute nécessaire, mais tous ces jeunes gens désœuvrés ont fini par se lasser, y compris des plaisirs de Paris.

Sir Hubert ne répondit pas. Il se disait qu'Harry n'avait guère fait qu'échanger les plaisirs d'une capitale contre ceux d'une autre.

Au demeurant, il avait maintenant vingt-sept ans et de lui, on ne pouvait certes pas dire qu'il courait après la dot. Sur les conseils de sir Hubert, le marquis avait réalisé d'aussi bons placements avec l'argent de son pupille qu'avec le sien.

Le marquis était riche, à présent, très riche. Lorsque sa fortune viendrait s'ajouter à celle d'Harry, celui-ci n'aurait vraiment aucun besoin de faire un mariage d'argent. Mais ce n'était assurément pas une raison pour épouser une actrice.

Non seulement une telle mésalliance crèverait le cœur de son oncle, mais elle bafouerait toutes les valeurs incarnées par la pairie et par la famille dont il était maintenant le chef.

Finalement, sir Hubert exprima à haute voix ce à quoi songeait le marquis depuis un moment.

— Nous irons à Stoke dès vendredi, dit-il.

— Harry sera des nôtres. J'y veillerai.

Thérésa fut enchantée par la perspective de partir pour Stoke.

— Tu te rends compte, papa, que je n'ai jamais vu ce château. Je me le suis toujours représenté comme un endroit féerique et j'en ai souvent rêvé, sans le connaître.

— Eh bien, maintenant, tu vas le voir pour de bon. Je suis certain qu'il te plaira beaucoup. Tu n'as pas idée des efforts que nous avons déployés, le marquis et moi, pour le restaurer.

Comme il voyait que Thérésa l'écoutait attentivement, il poursuivit :

— Nous avons sillonné l'Angleterre pour dénicher les meubles d'origine. Je pense que tu apprécieras également la collection de tableaux, véritable passion du marquis et qui n'a pas d'équivalent, même chez les marchands d'art les plus réputés de Londres.

— Vivement vendredi, je brûle d'impatience de découvrir tout cela. En plus, je vais pouvoir mettre une des merveilleuses robes que la comtesse a choisies pour moi. Elle est si bonne avec moi, tu sais, papa, reprit Thérésa en riant. Elle m'a dit que ça l'emballait de m'emmener chez les modistes.

Quelle différence avec sa jeunesse à elle ! Ils étaient très pauvres dans sa famille et ont dû économiser shilling après shilling avant de pouvoir lui payer deux malheureuses robes pour ses débuts dans le monde.

— Mais finalement, elle a épousé un homme nanti, observa sir Hubert.

— Ils sont tombés instantanément amoureux l'un de l'autre, le soir même de leur rencontre. Et la comtesse m'a dit qu'ils avaient vécu parfaitement heureux jusqu'à la mort de son mari, l'an passé. Vois-tu, papa, ajouta-t-elle en baissant la voix, je crois que si le marquis lui a demandé de me chaperonner, c'est parce que cela la distrait de son deuil.

Il y avait dans sa voix une compassion émouvante qui poussa son père à lui dire :

— Fais tout ce que tu peux pour l'égayer, ma chérie, et dis-lui bien combien nous lui sommes reconnaissants d'avoir accepté de te présenter à la Cour.

— J'aimerais tant ne pas te décevoir, papa ! Tu m'as tellement répété que j'allais avoir un succès fou... Ce serait trop humiliant si personne ne faisait attention à moi, en fin de compte.

— Tu n'as aucun souci à te faire à ce sujet, assura sir Hubert.

En même temps, il se disait, non sans une pointe de cynisme, que même si tout le monde ne se prosternait pas devant la beauté de Thérésa, on n'en penserait pas moins qu'étant sa fille unique, elle

devait être extrêmement riche.

Sur ces entrefaites, Thérèse retourna à ses emplettes et, tandis que le marquis s'affairait au tour des préparatifs du week-end à Stoke, sir Hubert se rendit à Tattersall, célèbre marché aux chevaux, ayant ouï-dire que de très belles bêtes devaient y être mises en vente.

Effectivement, il ne fut pas déçu et acheta coup sur coup sans barguigner, en dépit d'un prix exorbitant, six chevaux magnifiques qu'il s'empressa de faire mener au château, espérant ainsi donner à Harry une raison supplémentaire de s'y rendre.

Il s'apprêtait à quitter Tattersall lorsqu'il aperçut son ami lord Charles Graham — lequel lui avait révélé les projets matrimoniaux d'Harry — en train d'examiner l'un des chevaux réchappés à sa convoitise.

Sir Hubert traversa la cour et vint lui mettre la main sur l'épaule.

— Je m'attendais à vous trouver ici, Charles, dit-il.

— Bonjour, Hubert. Je suis en retard. Je présume que c'est vous qui avez raflé les meilleures bêtes.

— Je ne les aurais pas manquées pour un empire, répondit l'armateur.

Son ami lui sourit sans rancune.

— Je n'étais pas vraiment décidé, de toute façon. Je venais plus en curieux qu'autre chose.

— L'essentiel est que vous soyez là. Je voulais vous voir.

— A quel propos ?

Ils s'écartèrent un peu des badauds pour deviser tranquillement.

— Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit concernant le jeune Harry Lambourne ?

— Parfaitement.

— Vous confirmez vos dires ? Compte-t-il sérieusement se marier avec cette créature ?

— C'est curieux que vous me posiez cette question aujourd'hui, répondit lord Charles, car j'étais hier soir avec Rosie, une actrice qui tient un petit rôle dans la pièce dont Camille Clyde est la vedette.

Sir Hubert opina de la tête, sachant que c'était d'elle que son ami tenait ses informations.

— Elle vous a appris quelque chose de nouveau ? demanda-t-il.

— Elle m'a assuré que Camille était à présent tout à fait décidée à prendre Harry pour époux.

Sir Hubert retint sa respiration.

— Vous êtes absolument sûr de ce que vous avancez ?

— Mon amie est la confidente de Camille, qu'elle envie d'ailleurs énormément. J'imagine que si ce mariage a lieu, l'ambition de ces demoiselles du théâtre ne connaîtra plus de bornes. Elle se verront toutes en passe d'être duchesse, à tout le moins.

Sir Hubert fronça les sourcils et retint son ami par la manche.

— Écoutez-moi, Charles, dit-il en se rapprochant de lui. Il faut absolument que vous me donniez la date de ce mariage.

Charles haussa les épaules.

— Si mon amie le savait, elle me l'aurait dit. La seule chose dont elle soit certaine, c'est que Camille est résolue à convoler avec le jeune Lambourne. Si vous voulez mon avis, il fait une sottise colossale. Tout le monde sait que cette jeune personne est extrêmement volage.

— C'est bien ce que je pense aussi, s'empressa de dire sir Hubert.

Sans plus attendre, il quitta Tattersall pour aller retrouver le marquis, n'espérant qu'une chose, que le mariage ne serait pas célébré avant le week-end.

Harry avait promis à son oncle qu'il viendrait à Stoke et sir Hubert n'avait pas de raison de croire qu'il manquerait à sa parole.

Soudain, il se souvint qu'il avait demandé à son secrétaire d'avertir un certain Chang-Mai, commandant d'un navire qui revenait d'Extrême-Orient, de se tenir à sa disposition. Sir Hubert s'était promis d'aller le voir dans la journée, sans savoir au juste où ni à quelle heure. Mais en descendant de son coupé, il trouva dans sa poche une note que son secrétaire lui avait remise et que, dans son empressement à acheter les chevaux, il avait complètement oubliée. Elle le prévenait que l'homme l'attendrait à l'adresse figurant au dos. C'était dans le quartier de Chinatown, ce qui fit sourire sir Hubert : il n'ignorait pas que le capitaine en question était un fieffé coquin et que sa cargaison comprenait d'habitude nombre de marchandises illicites. Chinatown était l'endroit idéal pour écouler des articles tels que bijoux, ivoire, pierres et métaux précieux, sans parler de la drogue, bien entendu. À cette époque, il y avait toujours à Londres pléthore d'amateurs d'opium et autres stupéfiants.

Je me demande ce qu'il m'aura trouvé, cette fois, pensa sir Hubert.

Quand le navire avait appareillé, un an plus tôt, il avait demandé au Chinois de lui rapporter tout ce qu'il jugerait susceptible de lui plaire.

— Ce que demande Votre Excellence risque de lui coûter les yeux de la tête, avait répondu le capitaine.

— Peu m'importe le prix, du moment que mes désirs sont satisfaits.

Il soupçonnait fortement Chang-Mai d'importer en Angleterre des marchandises volées.

Le pillage des temples isolés, des monastères, était devenu plus facile depuis que se relâchait la surveillance de leurs trésors, autrefois féroceement gardés.

Sir Hubert avait le bon sens de ne pas trop poser de questions, le mal étant fait, trop heureux d'ajouter à sa collection d'exquises statuettes du Bouddha, dont certaines, taillées dans l'émeraude, étaient

d'une valeur inestimable. Il possédait aussi des perles provenant de Bombay et du golfe Per-sique qui avaient fait l'envie de toutes les femmes, du temps où son épouse s'en parait.

Il en était sûr, à présent : ce que le Chinois attendait de lui montrer dans son repaire de Chinatown valait largement le déplacement.

Debout à la fenêtre de son salon, le marquis vit s'arrêter devant sa porte un coupé qu'il reconnut aussitôt comme étant celui d'Harry. Il en fut surpris car il n'attendait pas son neveu de si bonne heure. Il eut peur, soudain, que le jeune homme ne lui révèle son projet avant d'aller à Stoke et de rencontrer Thérèse et, pour se donner une contenance, s'empara d'une liasse de papiers qu'il alla consulter près du feu.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit, livrant passage à Harry. Le marquis lui trouva une mise fort élégante et un air satisfait.

— Ah, te voilà, Harry ! dit-il sans lui laisser le temps de parler. Heureusement que tu arrives, j'allais m'en aller. Je voulais te confirmer qu'il faudrait que tu viennes à Stoke dès demain. C'est important.

Il eut vaguement l'impression de voir se peindre la consternation sur le visage de Harry.

— Pourquoi est-ce si important, oncle Maurice ? demanda le jeune homme, intrigué.

— Sir Hubert nous a fait, à toi et à moi, un cadeau superbe. Il avait entendu dire que les chevaux de Feversham, patron du haras d'Epsom comme tu sais, étaient en vente ; il est allé à Tattersall cet après-midi et les a achetés pour nous.

— Les chevaux de Feversham ? s'exclama Harry. Je savais aussi qu'ils allaient être vendus, mais les prix étaient tellement astronomiques que je n'ai même pas pris la peine de me déplacer.

— Eh bien, sir Hubert a déclaré qu'il allait nous les offrir. Ce serait vraiment manquer à la plus élémentaire correction que de ne pas être à Stoke lorsqu'ils y arriveront.

— Bien entendu, admit Harry. Je suis très impatient de les monter. (Il soupira.) Voulez-vous que je vous dise, mon oncle, sir Hubert était vraiment le seul qui pouvait se permettre de les acheter.

— Je suis bien de ton avis. Quant à Feversham, il n'aurait pas été obligé de les vendre s'il n'avait pas fait d'aussi mauvais placements. C'est bien fait pour lui.

— Et tant mieux pour nous, à vrai dire. Il faut savoir gré à sir Hubert d'enrichir ainsi votre écurie déjà magnifiquement pourvue.

— Voilà le genre de compliment qui me fait plaisir !

Il y eut une courte pause au cours de laquelle il sembla au marquis que son neveu était sur le point de se confier à lui. Il jeta un rapide coup d'œil aux papiers qu'il avait en main puis, tirant une montre de

son gousset, s'exclama :

— Bon sang ! Je suis en retard ! Désolé, j'aurais aimé te parler des dernières acquisitions au château, mais voilà déjà une demi-heure que je devrais être avec le duc.

Comme il s'avavançait vers la porte, Harry le rattrapa et demanda :

— Vous serez là pour dîner, mon oncle ?

— Non, pas ce soir.

En arrivant dans le vestibule, le marquis vit avec soulagement que son coupé l'attendait dehors, et il grimpa dedans avec l'intention de se rendre à son club ; il espérait y rencontrer quelques amis et obtenir d'eux des détails supplémentaires au sujet de l'abominable dessein d'Harry.

Pendant que sa voiture remontait la rue Berkeley et traversait Piccadilly, il se surprit à prier Dieu presque malgré lui, l'implorant de faire quelque miracle afin d'empêcher son neveu de gâcher sa vie.

Il était presque sept heures du soir lorsque sir Hubert rentra dans sa maison de Berkeley Square. Dès qu'il pénétra dans le hall, son domestique lui dit :

— Monsieur le marquis vous attend dans votre bureau.

Sir Hubert s'y précipita, redoutant que quelque chose de grave ne soit arrivé : il n'était pas dans les habitudes de son ami de l'attendre à cette heure tardive, surtout chez lui. Le marquis lisait un journal qu'il replia en voyant sir Hubert.

— Vous rentrez bien tard ! Je me demandais ce qui vous retenait, lui dit-il.

— J'étais à Chinatown. J'ai ramené quelques petites choses splendides, que je vais vous montrer. Mais, ajouta-t-il en posant sur une table le paquet qu'il tenait, vous vouliez me parler, sans doute ?

— En effet, dit le marquis d'un ton préoccupé, mais je vais quand même regarder vos trésors auparavant.

— Eh bien, commençons donc par prendre un verre, dit sir Hubert.

Il s'avança jusqu'à une table à liqueurs et, sortant d'un seau à glace une bouteille du champagne préféré du marquis, en remplit deux verres. .

— Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me disait que je vous verrais ce soir et que vous auriez besoin d'un petit remontant. C'est pourquoi j'avais fait frapper cette bouteille d'avance.

— Trop aimable, fit le marquis d'une voix toujours soucieuse.

Sir Hubert revint vers son ami et, après qu'ils eurent trinqué, défit avec mille précautions le paquet qu'il avait posé sur la table.

Apparut alors une splendide effigie de Krishna, divinité hindoue de l'Amour, façonnée en or massif et rehaussée de pierres précieuses.

— Superbe ! C'est magnifique ! s'exclama le marquis tandis que sir Hubert mettait la statuette debout sur la table.

Brusquement, l'armateur se dit qu'il y avait peut-être quelque indélicatesse, compte tenu des circonstances, à montrer au marquis le dieu de l'Amour. Il s'empressa donc de sortir un autre objet, un petit éléphant en quartz rose soulevant un tronc d'arbre avec sa trompe, devant lequel le marquis tomba littéralement en pâmoison.

— Je n'arrive pas à comprendre comment ce capitaine chinois que

vous m'avez souvent décrit comme un forban peut avoir aussi bon goût, s'étonna-t-il.

— Je suppose qu'il a dans le sang des siècles et des siècles de civilisation chinoise. À mon avis, vous allez aimer le troisième article qu'il m'a rapporté.

Il produisit un Bodhisattva en bois peint, expliquant au marquis qu'il datait de la dynastie Sung (Xe siècle). Le bois n'était absolument pas craquelé et les couleurs, nullement passées.

Sir Hubert le contemplait avec ravissement quand le marquis demanda :

— Est-ce tout ?

— Disons que cela suffira pour le moment. Il reste une dernière chose, mais je vous en parlerai plus tard.

Ce disant, il sortit une petite bouteille du fond du paquet et la déposa sur la table, à côté des trois objets d'art. Le marquis la contempla avec curiosité, mais sir Hubert, ne lui laissa pas le temps de le questionner.

— Maintenant, Maurice, à votre tour. Racontez-moi tout.

— Je suis allé à mon club, expliqua le marquis, afin d'éviter Harry, car je sentais qu'il s'apprêtait à m'annoncer son mariage. J'ai appris là-bas qu'effectivement, quelque chose d'imminent se tramait.

— Pourquoi donc ?

— J'ai vu votre ami lord Charles Graham. Il m'a répété ce qu'il vous a dit à Tattersall.

— J'allais justement vous en parler.

— Pour être sûr de ne pas me tromper, poursuivit le marquis, j'ai proposé à Graham de passer chez son amie actrice, Rosie, pour obtenir des informations complémentaires.

En voyant la figure défaite de son ami, sir Hubert devina que ces informations étaient préoccupantes.

— Eh bien ? Qu'avez-vous appris ?

— Nous sommes allés ensemble jusque chez elle et j'ai attendu Graham dans sa voiture. Quand il est redescendu, il m'a dit qu'il y avait eu une répétition ce matin, au cours de laquelle Camille Clyde avait déclaré à qui voulait l'entendre qu'elle se marierait soit dimanche soir, soit lundi matin,

— Est-ce qu'elle a demandé à quelqu'un de venir à la cérémonie ?

— Non. Rosie a dit à Graham que le lieu et l'heure exacts du mariage étaient secrets, mais que Camille donnerait une réception ensuite, où tout le monde serait convié à boire à sa santé.

En prononçant ces derniers mots, la voix du marquis s'était brisée.

— Pour l'amour du ciel, Hubert, dites-moi ce que je dois faire !

— Je pense avoir trouvé la réponse à votre question, répondit calmement sir Hubert. J'ai échafaudé un plan que je vous demande

d'écouter attentivement.

— Quelle joie de partir avec toi ! dit Thérèse à son père.

Ils avaient pris la route ce vendredi après le déjeuner, en direction du château de Stoke. Tous deux occupaient le nouveau et fort élégant phaéton de sir Hubert, voiture à cheval rapide très à la mode en ce début de XVII^e siècle, et fierté de l'armateur. Le marquis et Harry voyageaient de leur côté dans un autre véhicule parti peu avant.

— Plus tôt je l'arrache de Londres, ce chenapan, mieux cela vaudra, avait dit le marquis à son ami. Je lui ai demandé de conduire lui-même ma voiture et comme elle est tirée par quatre chevaux, il aura fort à faire. Cela l'empêchera de penser à autre chose.

Sir Hubert avait trouvé l'idée excellente, et il était très content, quant à lui, d'effectuer le trajet seul avec sa fille. Il lui détailla tous les avantages de son phaéton, qu'il avait fait construire par un carrossier, selon ses instructions.

— La taille des roues compte beaucoup, expliqua-t-il. Les essieux aussi, bien sûr, et naturellement, le poids du châssis. Quand cette voiture est tirée par de bons chevaux, je défie quiconque de me battre à la course dans la même catégorie.

— Tu sais bien que tu gagnes toujours, papa, dit Thérèse avec un petit rire.

— Eh bien, j'espère que ce sera encore le cas ce week-end.

— Que veux-tu dire ? interrogea Thérèse.

— Tu ne vas pas tarder à le savoir, ma chérie. Du reste, je vais te demander de m'aider.

— Tu m'as tout l'air de préparer un coup, papa. Et pas des moindres.

— En tout cas, je compte sur ton soutien et ta participation, répondit sir Hubert d'un ton mystérieux.

Elle l'observa, les yeux mi-clos. Lorsque son père se concentrait sur un objectif, il prenait toujours une mine différente, quelle reconnaissait immédiatement. Elle fut frappée par son élégance, sa dignité, que semblaient souligner ses tempes grisonnantes.

— Permits-moi d'abord de te féliciter pour ton phaéton ! Il faudrait que tu trouves quelqu'un qui accepte de faire la course avec toi, juste pour te prouver que tu es le meilleur.

— Tu vas voir une autre innovation que je ne t'ai pas encore montrée, dit-il avec un sourire ravi. Il y a un emplacement spécial des deux côtés de la voiture pour mettre des pistolets.

— J'imagine que tu te méfies des bandits de grand chemin. Mais je serais surprise que l'un d'eux s'avise d'attaquer une petite voiture rapide comme celle-ci.

— On n'est jamais trop prudent, déclara sir Hubert. Depuis la fin de la guerre, il y a beaucoup plus de brigands qu'avant sur les routes.

— Ce sont probablement d'anciens soldats qui n'ont pas trouvé de travail en rentrant au pays. Personne ne leur est reconnaissant des années qu'ils ont passées à se battre pour le royaume, hélas.

— Tu as tout à fait raison. C'est d'ailleurs scandaleux de penser que ces hommes quittent l'armée sans pouvoir bénéficier d'une pension. Même les invalides en sont réduits à mendier ou à mourir de faim.

— Mais personne n'a donc protesté, au parlement ? demanda Thérèse.

— Quelques discours ont été prononcés, dit sir Hubert avec une moue de dépit, mais j'ai bien peur qu'on ne les ait pas écoutés.

— Si je comprends bien, papa, il est grand temps que tu te fasses élire. Si tu siégeais là-bas, toi, on t'écouterait.

— Tout compte fait, dit sir Hubert avec un sourire flatté, je crois que je préfère encore mes bateaux.

— Moi aussi. Cela nous ramène à la question de savoir si tu accepteras que je t'aide comme je l'aurais fait si j'avais été ton fils.

— Pour le moment, tu peux sans doute m'aider d'une toute autre façon. Je suis curieux de voir si tu seras assez débrouillarde pour obtenir exactement le résultat que j'escompte.

— Si c'est un défi, je le relève avec plaisir, dit Thérèse. Qu'attends-tu de moi ?

D'une voix ferme et qu'aucune oreille indiscrete n'empêchait de timbrer avec solennité, sir Hubert déclara :

— Je voudrais que tu évites au jeune Harry Lambourne de commettre la pire des idioties et de rendre son oncle le plus malheureux des hommes.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Je ne l'ai jamais rencontré, aussi curieux que cela paraisse, mais on me l'a toujours présenté comme un modèle de perfection accomplie. Quand il était sous les ordres de Wellington, tu étais aussi enthousiaste à son sujet que le marquis ! Je me souviens que je l'enviais beaucoup.

— Je te croyais incapable de jalouser qui que ce soit, mais maintenant que tu m'en parles, je conçois que cela t'ait horripilée d'entendre toujours parler de lui comme d'un parangon de vertu.

— C'est sans doute l'une des raisons qui m'ont poussée à être brillante à l'école. Je voulais que tu sois fier de moi.

— Je l'ai toujours été, ma chérie, répondit spontanément sir Hubert.

Ils restèrent quelques instants silencieux, puis Thérèse demanda :

— Alors, ce Harry, de quoi s'est-il rendu coupable ?

— Le marquis est atterré : il vient d'apprendre que son neveu avait l'intention d'épouser une actrice du nom de Camille Clyde.

— Camille Clyde ? Mais je la connais ! s'exclama Thérèse. Enfin,

j'ai entendu parler d'elle, plutôt. Sa troupe est passée à Bath pendant que j'étais à l'école. Ils ont joué *Roméo et Juliette*. Certaines filles de la classe y sont allées. Elles m'ont dit qu'elle était époustouflante!

— On ne peut nier qu'elle soit bonne actrice, reconnut sir Hubert. Mais il faut bien que tu comprennes que le marquis ne s'en relèverait pas si une vulgaire comédienne succédait en titre à la mère de son neveu et héritier.

— Beaucoup de gens seraient sans doute choqués. Mais s'il est éperdument amoureux d'elle, on comprend qu'il veuille en faire sa femme, non ?

Sir Hubert ne trouva rien à répondre à ce propos. Au bout de quelques instants de réflexion, toutefois, il reprit :

— Ce qu'un gentleman comme Harry peut ressentir pour une actrice ne se compare pas avec les sentiments que doit lui inspirer sa future épouse.

Thérèse, à son tour, réfléchit un moment avant de répondre.

— Si je te suis bien, papa, tu veux dire que Camille Clyde est dans la même situation que l'actrice Nell Gwyn, comédienne elle aussi, et dont le roi Charles II était très épris mais qu'il ne pouvait pas épouser.

— Voilà, tu m'as parfaitement compris, approuva sir Hubert, vivement soulagé.

— Cependant, le roi Charles était déjà marié. C'est pourquoi il lui était impossible d'épouser Nell Gwyn.

— Mais même si Charles II n'avait pas été marié, il n'aurait jamais pu épouser Nell Gwyn, pas plus qu'Harry ne peut épouser Camille Clyde.

— Même s'il l'aime à la folie ?

— En aucune circonstance ! affirma sir Hubert.

— Mais si de son côté elle l'aime, l'idée de la rendre très malheureuse doit être insupportable à Harry ?

— Il ne manquera pas d'autres hommes pour la consoler, répliqua sir Hubert avec aigreur. Ce ne sera pas la première ni la dernière fois que cela lui arrivera, d'ailleurs.

— Tu insinues qu'elle a déjà été amoureuse auparavant ? s'étonna Thérèse.

— Mais évidemment. Et plus souvent que tu ne l'imagines, crois-moi.

Thérèse resta songeuse une bonne minute avant de s'exprimer.

— Dans ce cas, Harry ne doit effectivement pas l'épouser, car elle se lassera de lui comme elle se lassera d'être comtesse, même si aujourd'hui cela lui paraît être le summum de la réussite.

Sir Hubert, à ces mots, se sentit pleinement réconforté. Et soulagé. Sa fille était arrivée aux mêmes conclusions que lui et le marquis ; par des moyens légèrement différents, plus intuitifs, mais qui trahissaient

une étonnante maturité, en dépit de son inexpérience. Elle avait beaucoup lu, connaissait les histoires d'amour de la cour d'Angleterre, ayant d'ailleurs remporté un prix en histoire, et savait à quoi s'en tenir concernant ce qu'on appelait pudiquement une maîtresse. Elle faisait donc parfaitement la différence entre une femme désirée pour son physique et une femme à qui un homme souhaite s'unir pour la vie et donner son nom. Ne tenant pas à s'étendre sur cet aspect de la question concernant Harry, sir Hubert décida d'informer Thérèse de la nécessité d'agir au plus vite.

— Ce que j'aimerais, ma chérie, c'est empêcher Harry d'épouser Camille Clyde, ce qui d'après une source digne de foi, risque d'arriver dimanche soir ou lundi matin.

— Un mariage secret ! s'exclama Thérèse. Ça doit être follement excitant.

— Il faut y faire obstacle à tout prix ! tonna sir Hubert. Tu sais ce que représente le château de Stoke pour le marquis, et à quel point il est fier de son arbre généalogique.

Thérèse hocha la tête et son père continua :

— Harry est son héritier unique, comme tu le sais, et s'il faisait une mésalliance, l'univers entier du marquis, tout ce qu'il a construit pierre après pierre depuis que je le connais, s'écroulerait d'un seul coup.

Thérèse posa une main sur le genou de son père,

— C'est grâce à toi, je le sais que le marquis a gagné assez d'argent pour réhabiliter son château et racheter la maison de Berkeley Square.

— C'est mon meilleur ami et j'ai beaucoup d'estime pour lui. Il faut que nous l'aidions, mon enfant.

— Bien sûr, je comprends. Alors, explique-moi ce que je dois faire.

— C'est bien simple, il faut que tu épouses Harry !

Comme Thérèse la fixait avec stupeur, il se hâta d'ajouter :

— Ce sera un faux mariage, bien entendu. Mais dans un premier temps, il faudra qu'Harry s'y laisse prendre.

— Je... je ne te comprends pas. Comment pourrait-il avoir envie de m'épouser s'il est amoureux de Camille Clyde ?

— Attends un peu. Il va falloir que tu m'écoutes très attentivement, car si le moindre détail de mon plan ne fonctionne pas, ce serait désastreux. Et le marquis ne nous pardonnerait jamais cet échec.

— D'accord, papa, mais je ne vois toujours pas comment mettre ton idée à exécution.

— Ne t'inquiète pas et fais-moi confiance, comme moi je t'ai fait confiance en te révélant certaines combinaisons financières très délicates pour la réussite desquelles le secret était primordial.

— Entendu, papa. Je sais tout cela, et j'admets tes raisons.

— Pour commencer, il faudrait que tu essayes avec Harry les chevaux que j'ai achetés à Tattersall. Je crois qu'en fait de pur-sang, on

ne trouve pas mieux dans tout le pays.

— Très volontiers ! Rien ne pourrait me faire plus plaisir, opina Thérésa en souriant.

— Bon, mais il faut bien que tu réalises qu'un jeune homme de l'âge d'Harry, il a vingt-sept ans, ne s'intéresse guère aux très jeunes filles. Son oncle m'a dit qu'il s'ennuyait à mourir avec les débutantes et les fuyait comme la peste.

— Dans ce cas, comment veux-tu qu'il s'intéresse à moi ?

— La réponse t'appartient, ma chérie. Cela dépend de ton attitude. J'ai toujours trouvé que tu étais la meilleure compagne qui soit, ta mère mise à part, et ton intelligence éblouit tout le monde. Je veux que tu te fasses remarquer d'Harry, qu'il apprécie ta compagnie, et si possible, qu'il tombe amoureux de toi.

— Alors là, papa, tu m'en demandes trop ! s'écria Thérésa en éclatant de rire. Si Harry a l'intention de se marier dimanche, je ne vois pas comment la situation pourrait changer aussi radicalement en l'espace de quarante-huit heures.

— On a vu des revirements plus spectaculaires, remarqua sir Hubert. Tout ce que je te demande, c'est d'essayer.

— Et si, par miracle, il me trouvait plus à son goût que Camille Clyde, moi qui sors à peine du collège, est-ce que tu t'imagines qu'il va se mettre à genoux devant moi pour me demander ma main ?

— Non, je reconnais qu'il serait naïf de compter là-dessus. C'est pourquoi nous sommes convenus avec le marquis qu'Harry et toi feriez un simulacre de mariage.

— Je comprends de moins en moins, souffla Thérésa d'une voix navrée.

— Tu n'ignores pas que je viens d'acquérir de nouveaux objets précieux en provenance d'Extrême-Orient.

— Je sais. Ils sont magnifiques d'ailleurs, surtout l'éléphant. Tu m'as promis que je pourrais l'avoir dans ma chambre, n'est-ce pas ?

— Je te donnerai même tout le reste, si tu réussis ce coup, très difficile je le reconnais, mais dont l'enjeu est d'une importance capitale.

— Alors explique-toi car pour l'instant, je te répète que tout cela me semble impossible.

— Les trésors que tu as vus m'ont été rapportés par un capitaine de ma flotte, un Chinois, à qui j'ai ensuite demandé, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, s'il avait également ramené des drogues. Chang-Mai, car il s'appelle ainsi, m'a clairement fait comprendre que ma question était aussi indiscrete que dangereuse, et il m'a fallu l'amadouer longuement avant qu'il consente à me montrer quelque chose de tout à fait extraordinaire.

— Qu'est-ce donc ? demanda Thérésa en ouvrant grand les yeux.

—Eh bien, figure-toi qu'il m'a sorti une petite bouteille contenant une décoction découverte et fabriquée à Pékin, le fruit de patientes recherches.

— Une drogue inconnue ?

— Oui, et des plus étranges. Il semblerait qu'elle ait pour effet d'annihiler les facultés de décision de celui ou celle qui en prend. Le sujet marche, parle et obéit à tout ce qu'on lui dit de faire, mais il ne pense pas vraiment, il a perdu son libre arbitre. Disons pour simplifier que son cerveau a été anesthésié.

— En effet, c'est extraordinaire, commenta Thérèse. Et très ingénieux.

— C'est ce que je me suis dit aussi. Chang-Mai a appelé un de ses mousses et lui a fait boire un verre de vin dans lequel il avait mis deux gouttes du produit en question.

— Eh bien, quel a été le résultat ? s'enquit Thérèse en retenant son souffle.

— Le garçon paraissait dans un état normal, mais il ne disait rien, comme s'il attendait un ordre. Chang-Mai lui a demandé de dire *Bonjour, monsieur. Quelle belle journée !*, puis : *Bonsoir, monsieur. Maintenant, je vais me coucher.* Il a répété les deux phrases d'une voix naturelle, totalement inconscient de ce qu'il faisait.

— C'est incroyable ! s'exclama Thérèse.

— Ensuite, il l'a prié de s'asseoir sur une chaise, ce qu'il a fait, de fermer les yeux et de dormir.

— Et il s'est endormi ?

— Oui. Il dormait profondément quand je suis parti et Chang-Mai m'a assuré qu'il allait se réveiller au bout d'une heure sans avoir le moindre souvenir de ce qui s'était passé.

— Je n'arrive pas à le croire ! C'est vraiment prodigieux ! Et naturellement, c'est ce produit que tu comptes administrer à Harry ?

— C'est notre seul espoir de le sauver, répondit sir Hubert d'une voix résignée. J'espère que tu me pardonneras, ma chère enfant, de t'avoir impliquée là-dedans.

— Mais... mais que se passera-t-il après son réveil ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Il est clair que ce sera le moment le plus délicat. Il faudra lui annoncer qu'il s'est marié... avec toi.

— Oui, mais imagine qu'il entre en fureur, qu'il s'en prenne à moi...

— On ne peut pas exclure qu'il ait un mouvement d'humeur. Mais connaissant Harry, je pense qu'il se maîtrisera et ne fera pas trop d'éclat.

— Je... je n'aime pas trop ça, papa, franchement, dit-elle en frissonnant.

— Écoute. Dis-toi bien que l'essentiel, c'est qu'il s'écoule suffisamment de temps avant que nous lui révélions que son mariage est factice. Pour qu'elle soit crédible, la cérémonie aura lieu en présence d'un acteur qui jouera le rôle du pasteur.

— Ah, bon ? Mais je croyais que tu prévoyais de lui avouer tout de suite qu'il avait été trompé.

— Mais non, réfléchis. Si dimanche soir, nous lui révélons que c'est un coup monté, rien ne l'empêchera d'épouser Camille Clyde lundi matin, ou le lendemain, ou le surlendemain.

Thérèse dévisagea son père avec inquiétude.

— Est-ce que tu comptes sérieusement faire durer longtemps cette supercherie, papa ?

— Je ne vois pas d'autre moyen d'éviter le mariage d'Harry avec cette femme. Avec un peu de chance, elle sera tellement dépitée d'avoir été répudiée au dernier moment qu'elle se jettera aussitôt dans les bras du premier venu.

Ils restèrent un moment sans rien dire avant que sir Hubert reprenne la parole.

— Je regrette de te tracasser avec cette affaire. Peut-être vaudrait-il mieux chercher quelqu'un d'autre que toi pour jouer ce rôle, ingrat, je l'admets. (Il s'interrompt, fronçant les sourcils.) Mais il me paraît très risqué d'impliquer un étranger dans un secret familial. Tôt ou tard, cela se saura.

Sir Hubert n'avait guère besoin de s'étendre sur ce point. Il était si riche, si accoutumé au succès, semblait-il, que la presse le suivait partout. Les journaux se répandaient en commentaires sur tout ce qu'il faisait, glosant à l'envi sur le montant de sa fortune et ne manquant jamais une occasion de l'évaluer après telle ou telle nouvelle opération.

Le marquis n'était pas loin de bénéficier du même traitement. Son nom figurait quotidiennement dans la rubrique mondaine des gazettes, et il faisait les délices des colporteurs de ragots en tous genres.

Le phaéton poursuivit sa route, le père et la fille restant plongés dans leurs pensées.

Et finalement, ce fut Thérèse qui rompit le silence,

— Je vais le faire, papa, dit-elle. Je ne supporterai pas de vous laisser tomber, toi et le marquis. Mais je compte véritablement sur ton soutien.

— Merci, ma chérie, dit sir Hubert d'une voix sobre et émue.

Lorsque Thérèse découvrit le château de Stoke se dressant au bout d'une allée bordée de hêtres centenaires, elle resta sans voix. On lui avait dit et répété qu'il était très beau, très imposant, mais ce qu'elle voyait dépassait ses plus folles espérances. C'était tout simplement féerique.

Le château resplendissait sous le soleil et l'étendard du marquis flottait en haut de la plus haute tour. Thérèse n'en croyait pas ses yeux. Elle savait, bien sûr, qu'il avait été bâti sur les plans de John Vanbrugh, lequel avait déjà à son actif le célèbre palais de Blenheim, sis près d'Oxford, et le non moins célèbre manoir de Howard.

À l'époque, en 1726, le marquis commanditaire ? de l'édifice avait pour ambition de damer le pion au duc de Marlborough que la nation reconnaissante avait récompensé d'être *allé en guerre* avec le succès que l'on sait, en lui faisant don du palais de Blenheim. Il donna donc carte blanche à Vanbrugh pour réaliser ce qu'il voulait, à condition que ce soit véritablement hors du commun.

Vanbrugh lut enchanté. Il avait vécu une très désagréable expérience avec Sarah, la duchesse de Marlborough, à qui il avait le malheur de déplaire, et qui s'était opposée à lui depuis le début, contestant pratiquement chaque pierre qu'il entendait poser à Blenheim. Le futur château de Stoke, dès lors, devait témoigner de sa satisfaction d'avoir les mains libres. Il construisit le bâtiment le plus fantastique jamais sorti de l'imagination d'un architecte, et rien ne réjouissait plus l'ambitieux marquis que de voir les gens s'extasier devant.

Sir Hubert entretint Thérèse du château et de son histoire jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la porte.

Le marquis et Harry les accueillirent du haut du perron. C'était la première fois que Thérèse et Harry se voyaient, chose assez invraisemblable, si l'on songe que sir Hubert et le marquis ne passaient pratiquement pas de journée sans se voir.

— Hubert ! s'exclama chaleureusement le marquis, Quel bonheur de vous retrouver ici !

— Bonjour, marquis. Que je suis content, moi aussi, d'être de retour à Stoke t

Thérésa fut sensible à cet élan du cœur entre les deux amis. Sir Hubert s'avança vers le neveu :

— Comment va, Harry ? J'ai ouï-dire que vous preniez du bon temps à Londres pour vous dédommager de la vie de garnison en France.

Cependant, Thérésa observait le jeune homme. Elle lui trouvait meilleur physique encore qu'elle n'escomptait, après tout ce qu'on lui avait dit à son sujet. Elle s'attendait à un garçon sortant de l'ordinaire, mais pas aussi beau, ni surtout aussi viril. Il était grand, bâti en athlète, avec de larges épaules, et l'on devinait du premier coup d'œil qu'il était excellent cavalier, comme son oncle ne manquait pas de le claironner à qui voulait l'entendre.

— Entrez, entrez donc ! dit le marquis. Nous avons beaucoup de choses à montrer à Thérésa qui vient ici pour la première fois.

— Les chevaux sont bien arrivés ? demanda sir Hubert à Harry.

— Oui, sir Hubert, et j'en profite pour vous remercier du fond du cœur. Ils ont l'air de se plaire beaucoup dans les écuries si confortables construites ici d'après vos plans, m'a dit mon oncle.

— Le château est son domaine, mais question chevaux, il est vrai que je m'y entends mieux que lui.

— On ne sait ce qui est le plus luxueux, des écuries ou du château ! lança Harry en riant.

Ils pénétrèrent dans le château et Thérésa fut vivement impressionnée par le grand vestibule. Une double rangée de fenêtres à petits carreaux losangés s'élevait jusqu'au magnifique plafond peint, où des Cupidons voltigeaient autour de Vénus.

Comme ils traversaient la bibliothèque, riche d'un millier de volumes patiemment amassés par le marquis, Harry s'approcha d'elle et lui dit :

— Savez-vous que j'ai beaucoup entendu parler de Thérésa Bryan ?

— J'en dirai autant de vous, et même davantage, répliqua Thérésa. Depuis le temps que j'entends chanter vos louanges, j'en étais arrivée à me demander si vous n'étiez pas quelque héros mythologique.

— Pourtant, répliqua-t-il dans un éclat de rire je vous assure que je suis un mortel en chair et en os, avec ses faiblesses et ses désirs très prosaïques. Tenez ! à l'heure qu'il est, je n'ai pas de plus vif désir que celui de monter les superbes chevaux que votre père a la bonté de mettre à notre disposition.

— Je vous avouerai que je suis très impatiente, de les monter aussi.

Cela dit, elle croisa le regard d'Harry, vit dans ses yeux qu'il ne la croyait pas capable de les maîtriser, et elle ajouta :

— Parfaitement ! J'en ai la ferme intention, figurez-vous.

— Je n'en doute pas. Mais remarquez quand même que ce sont de

jeunes bêtes qui doivent être menées d'une main ferme.

Thérésa sourit. Comme elle était petite, la plupart des gens s'imaginaient qu'il lui fallait une monture assagie et docile. En réalité, rien ne lui plaisait davantage que les chevaux nerveux, comme l'étaient certainement ceux de pure race acquis par son père.

Cependant, elle ne souhaitait aucunement se disputer avec Harry ; seulement lui montrer qu'elle avait du caractère, comme le lui avait recommandé son père.

— Pour tout vous dire, reprit-elle, je serais ravie si nous pouvions les essayer après le déjeuner. À condition qu'ils ne soient pas trop fatigués, bien entendu.

— Ils sont arrivés hier, et bien que le voyage ait dû les énerver un peu, ils ont eu le temps de se reposer. D'ailleurs, il ne manque pas ici de personnel pour prendre soin d'eux.

— Alors montons-les, voulez-vous ? insista-t-elle.

Mais Thérésa vit qu'il doutait encore de ses capacités.

— Vous ne préférez pas d'abord essayer les autres bêtes de mon oncle ?

— Dois-je comprendre que vous me refusez le droit de monter les meilleurs chevaux de l'écurie ? Ce serait regrettable car je compte suggérer à papa d'organiser un parcours de saut demain. Je sais qu'il adorerait ça et ce serait l'occasion d'inaugurer les obstacles récemment installés sur le champ de courses qu'il fait construire pour votre oncle.

— Mais vous en savez bien plus long que moi, ma parole ! dit Harry avec une pointe d'humeur. J'ignorais totalement qu'il y eût ici un terrain de courses.

— Eh bien, je suis ravie de vous l'apprendre. Quand on est à la campagne, il est important de s'entraîner et de faire de l'exercice.

— On croirait entendre mon oncle, protesta Harry. Le cher homme me reproche toujours de rester trop longtemps à Londres. C'est pourtant une ville très agréable, vous savez, comparée à Cambrai.

Il marqua une pause, puis ajouta en souriant :

— Et les Anglaises ne manquent pas de charme.

Ce disant, il avait beau la regarder de son air le plus galant, Thérésa était sûr qu'il pensait à Camille Clyde, la rousse et pétulante Camille Clyde.

— Sans doute, dit-elle, mais je me suis laissé dire que nous avons moins d'esprit et de jugeote que nos homologues d'outre-Manche.

Visiblement, Harry n'avait jamais songé à cela. Thérésa remarqua qu'il réfléchissait avant de répondre.

— Peut-être vaut-il mieux qu'une belle femme n'ait pas ces qualités. Une femme portée à trop raisonner serait sans cesse en train de nous contredire, vous ne croyez pas ?

— Pour un homme, cela peut aussi être stimulant, répondit

Thérésa. Un encouragement à se surpasser, dans son métier comme ailleurs. Voyez-vous...

Elle hésita un moment puis, baissant la voix afin de ne pas être entendue de sir Hubert, confia :

— Ma mère était ainsi, et je puis vous dire que le succès professionnel de mon père est dû en grande partie à cet aspect de sa personnalité.

Elle vit la mine surprise d'Harry et craignit qu'il lui reprochât de le sermonner. Pour faire diversion, elle parcourut alors du regard la pièce dans laquelle ils venaient d'entrer et se mit à commenter avec enthousiasme les tableaux qui s'y trouvaient.

Beaucoup de toiles méritaient effectivement que l'on s'arrête devant et Thérésa, qui avait appris l'histoire de l'art à l'école et avec sa mère, ne se fit pas faute de répéter certaines anecdotes sur les artistes et de comparer les différents styles, au grand étonnement, là encore, de Harry.

Lorsqu'ils passèrent à table, Thérésa loua les tapisseries garnissant deux des murs de la salle à manger. Elle félicita aussi le marquis pour les superbes chaises Henry VIII, se souvenant que son père les avait rachetées à quelqu'un qui les avait acquises vingt ans plus tôt.

— Vous avez retrouvé exactement l'esprit des lieux tels que Vanbrugh les concevait. Mes compliments, milord.

— Merci, Thérésa, j'aime à croire que cette restauration est une réussite. Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur du milord ? Ne m'appellez-vous pas oncle Maurice, d'habitude ?

— Si, fit Thérésa en souriant. Mais comme je viens juste de faire la connaissance de votre neveu, je ne voudrais pas qu'il croie que je lui dispute vos faveurs ou que j'empiète sur ses prérogatives familiales.

Cet aveu fit rire tout le monde, et Harry s'empessa de la rassurer :

— Tant que vous n'essayerez pas de me chiper le château, j'aurai toujours plaisir à *partager* oncle Maurice avec vous, si j'ose ainsi m'exprimer.

— Tranquillisez-vous, je n'ai aucunement l'intention de m'approprier votre bien. D'ailleurs il me serait agréable de vous montrer la maison où j'habite, ou même quelque chose qui vous attirerait davantage : les navires de papa.

— En effet, j'aimerais beaucoup ça !

— Alors il faut venir avec nous à Liverpool, observa sir Hubert. Je vous ferai faire le tour de ma flotte.

— Très volontiers. Comptez sur moi pour vous rappeler cette promesse, car c'en est une, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

Le déjeuner fut délicieux. Sortie de table, Thérésa monta mettre sa tenue d'équitation dans sa chambre. Jusqu'à présent, tout se passait

bien. Sir Hubert et le marquis devaient être contents d'elle.

Lorsqu'elle redescendit, les trois gentlemen étaient réunis dans la bibliothèque. Le marquis était en train de montrer aux autres un tableau acquis chez Christie's, qu'il avait placé au-dessus de la cheminée.

Thérésa admira la toile en connaissance, puis se tourna vers Harry.

— J'ai envie de prendre le soleil dehors, dit-elle. Si nous allions voir ces chevaux dont papa promet monts et merveilles ?

— Je vous accompagnerai demain, dit sir Hubert. Pour le moment, il faut que nous discussions de certains projets, le marquis et moi. Allez-y tous les deux.

— Les chevaux sont devant la porte, dit Harry. Mais au cas où vous changeriez d'avis, j'ai demandé au lad d'amener une des autres bêtes que vous pourrez monter sans le moindre risque.

— Je vois très bien ce que vous voulez insinuer ! répliqua Thérésa. Pardonnez-moi d'insister, mais en tant que femme, j'estime que j'ai le droit de choisir ma monture en premier.

Harry eut un geste de résignation montrant clairement qu'il la trouvait têtue, mais qu'il s'inclinait.

Les pur-sang provenant de Tattersall représentaient sans aucun doute le *nec plus ultra* de la race chevaline. Thérésa vit tout de suite que le cheval choisi par Harry à son intention était également de bonne souche, mais il était calme, tandis que les deux autres piaffaient d'impatience, au point que le palefrenier avait peine à les tenir par la bride.

Thérésa choisit celui qui se démenait le plus furieusement et réussit à se mettre en selle du premier coup, en dépit d'un murmure de protestation d'Harry. Elle prit les rênes et, penchée en avant, donna deux coups de talon énergiques dans les flancs de l'animal. Celui-ci, surpris, fit un écart de côté, se cabra, mais Thérésa le maintint fermement au mors de ses mains expertes et il s'immobilisa en dressant les oreilles, avant de s'éloigner, au pas, d'abord, puis au trot. Pendant ce temps, Harry se débattait avec sa propre monture qu'il tentait d'amadouer tant bien que mal. Quoiqu'il eût indubitablement toutes les qualités d'un cavalier confirmé, il lui fallut un certain temps pour en venir à bout.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le parc, le cheval de Thérésa montrait encore quelques signes de nervosité. Une heure plus tard, tandis qu'ils chevauchaient côte à côte, les deux bêtes définitivement assagies, Harry s'exclama :

— Félicitations ! Je n'ai jamais rencontré une cavalière aussi douée.

— Grand merci, mon bon monsieur, répondit Thérésa avec ironie.

— Non, vraiment, je vous dis cela sincèrement. Je suis stupéfait

que vous arriviez à monter une jument aussi endiablée avec une telle élégance. Vous faites corps avec la bête comme une fleur sur sa tige.

— Voilà qui est très poétique. Comme je le dis souvent à mon père, je ressemble physiquement à ma mère, mais c'est de lui que je tiens mes capacités intellectuelles et mon caractère obstiné. (Elle soupira.) Je ne me console pas de ne pas être un garçon, voyez-vous, c'est mon drame. Et pourtant, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour le persuader de me laisser travailler avec lui.

— Vraiment ? s'étonna Harry. Jamais je n'aurais cru qu'une femme, surtout une jolie femme comme vous l'êtes, puisse s'intéresser aux affaires.

— Je connais beaucoup de choses sur les bateaux et sur le transport maritime. Et je compte en apprendre encore beaucoup. Je trouve cela absolument fascinant !

— Je serais curieux de savoir ce qui vous plaît dans ce métier. Très franchement, cela ne me paraît pas très convenable pour une femme.

Ils continuèrent à discuter et à argumenter sur ce ton jusqu'à ce qu'ils soient revenus devant le château.

En remontant se changer dans sa chambre, Thérèse se dit qu'elle avait vaillamment tenu tête au jeune homme, tout en se montrant suffisamment aimable pour qu'il apprécie sa compagnie.

Une fois descendue, elle se montra curieuse de visiter les parties du château qu'elle ne connaissait pas encore. Tous les quatre, ils parcoururent les différentes pièces de l'édifice, le marquis ouvrant la marche et s'arrêtant à chaque instant pour commenter fièrement telle ou telle de ses acquisitions. En même temps, il n'omettait jamais de souligner combien il était redevable à sir Hubert de la magnificence du mobilier et du château lui-même.

Le soir, pendant le dîner, Thérèse reprit la discussion qui lui tenait à cœur concernant les obstacles érigés par son père sur le champ de courses. Sir Hubert donna des précisions sur leur hauteur qui firent bondir Harry.

— Comment ! s'écria-t-il, mais c'est beaucoup trop dangereux pour une femme. S'il faut à tout prix qu'il y ait une course demain, faisons-la plutôt sur terrain plat.

Un fin sourire se dessina sur le visage de sir Hubert, à qui des années de quasi-cohabitation avec le marquis donnaient parfois une superbe tout aristocratique.

— Je pensais que vous aviez compris cet après-midi que Thérèse, bien qu'elle soit ma fille unique, ou peut-être pour cette raison précisément, concentrait sur sa personne toutes les qualités de notre vieux lignage. En ce qui me concerne, jeune homme, aucun obstacle ne m'a jamais arrêté, en équitation comme en affaires.

— Pardon, je ne...

Mais, voyant que Thérésa riait et se moquait de lui, il abandonna la partie et renonça à se justifier.

— D'accord, d'accord ! Vous avez gagné ! Mais si mademoiselle fait une mauvaise chute, ce sera votre responsabilité, pas la mienne.

— Dans le cas que vous évoquez, je ne m'en prendrai qu'à moi, promet Thérésa. Tôt ou tard, vous serez forcé d'admettre que l'homme n'a aucun droit à se prétendre supérieur.

— De nos jours, les femmes ne savent plus se tenir à leur place ! protesta Harry. Elles veulent constamment s'immiscer dans nos affaires. D'ici peu, nous verrons des femmes jockeys, des femmes soldats, et pourquoi pas des femmes matelots !

Comme cette sortie le faisait rire lui-même, Thérésa prit son air le plus sérieux pour répondre :

— Je ne vois pas en quoi ce serait scandaleux. L'histoire ne manque pas d'exemples analogues ou même encore plus éloquentes. En vérité, je crois que les hommes ont une peur bleue de nous voir accéder à l'égalité, car il apparaîtrait très vite que nous leur sommes supérieures !

Les trois hommes partirent d'un grand éclat de rire, mais Thérésa, sans se démonter, poursuivit :

— Attendons. Les générations futures trancheront, mais je reste persuadée qu'on découvrira un jour que les femmes peuvent gouverner le monde au moins aussi bien que vous.

— Elle le font depuis des millénaires, mais à leur façon : sur l'oreiller, rétorqua le marquis. Et c'est très bien ainsi.

La discussion fut gaie et animée, et les deux partis étaient loin d'avoir épuisé leurs arguments lorsque sir Hubert s'avisa qu'il était temps d'aller se coucher.

Il rattrapa sa fille tandis qu'elle montait l'escalier et lui souffla à l'oreille :

— Tu as été formidable, ma chérie.

Thérésa l'embrassa et lui souhaita bonne nuit. Une fois seule dans sa chambre, elle se dit qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait pas passé une journée aussi agréable. De surcroît, elle trouvait Harry fort sympathique.

Elle comprenait et partageait l'horreur du marquis à la pensée qu'il épouse une actrice avec qui il n'avait pratiquement rien en commun.

Elle se rendait compte à présent que toutes les choses flatteuses dites sur le compte d'Harry par le duc de Wellington étaient fondées. En cas de conflit, il ferait un bon meneur d'hommes et saurait se servir de son cerveau aussi bien que de son fusil pour combattre l'ennemi. Et aujourd'hui, puisqu'on était en paix, nul doute qu'il pouvait être très utile à son pays. L'idée qu'il puisse passer ses soirées au théâtre à se pâmer devant une actrice choquait le sens commun. Il était clair que

son savoir serait infiniment mieux employé au Parlement, et qu'il servirait plus efficacement l'Angleterre en se penchant avec ses pairs sur l'appareil législatif de son pays.

Thérésa se coucha en retournant ces réflexions dans sa tête et bientôt elle dormait paisiblement.

Le lendemain matin, Thérésa se leva de bonne heure pour aller faire une promenade à cheval avec Harry avant le petit déjeuner. Son père, quant à lui, avait déclaré qu'il préférerait conserver son énergie pour la course qui aurait lieu l'après-midi.

Thérésa et Harry partirent au petit trot sous un riant soleil. Toute la nature semblait s'être donné rendez-vous pour faire du parc un enchantement. Boutons-d'or, primevères et crocus parsemaient le sous-bois de taches de couleur, et les oiseaux piaillaient sans répit dans les branchages.

Thérésa se retourna sur sa selle pour contempler le château. Ce spectacle s'ajoutait au plaisir quelle avait à monter une jument d'exception, sans parler du piquant de la discussion avec Harry, qu'elle poursuivait avec la même ardeur que la veille.

Quand ils rentrèrent pour le petit déjeuner, tous deux avaient le sentiment de s'être affrontés en un duel courtois, sans vainqueur ni vaincu, au cours duquel chacun avait montré ce qu'il avait de meilleur.

Le reste de la journée ne fut pas moins plaisant.

À la grande joie de Thérésa, son père remporta la course d'obstacles d'une encolure. Elle dut reconnaître que les deux hommes étaient plus rapides, quoique une longueur seulement la séparât de Harry à l'arrivée.

Sir Hubert était très content de lui et Harry le félicita.

— Vous m'avez bel et bien battu, sir Hubert, dit-il d'une voix où se devinait une légère surprise.

— Disons que j'ai un petit peu plus d'expérience que vous, mon garçon. Dans la vie, l'expérience est indispensable, voyez-vous, qu'il s'agisse de remporter une course, de diriger une entreprise ou de planifier une offensive contre l'ennemi:

— Vous avez raison. Je comprends mieux, maintenant, d'où viennent toutes les qualités de votre fille.

— Voilà un compliment auquel je suis très sensible.

— J'aurais bien aimé vous battre tous les deux, dit Thérésa. Mais ce n'est que partie remise. Je vous coifferai une autre fois.

Sa détermination tranquille déclencha à nouveau leur hilarité, et ils la taquinèrent sans discontinuer jusqu'à ce qu'ils aient regagné les écuries.

Ce ne fut qu'en s'habillant pour aller dîner qu'elle se rappela

brusquement et avec un coup au cœur, ce qui devait se passer ce soir-là.

En fin d'après-midi, le marquis avait dit à son ami :

— Nos deux jeunes gens s'entendent si bien que j'aurais aimé attendre un jour de plus, mais après ce que m'a dit Charles Graham, j'ai peur qu'Harry ne veuille repartir à Londres dès demain.

— Oui, je partage votre inquiétude.

— Compte tenu de l'urgence de la situation, je m'étais entendu avec un acteur avant de quitter Londres, pour qu'il vienne aujourd'hui jouer le rôle du prêtre. Je lui ai promis une somme coquette, et naturellement, il a fait le voyage jusqu'ici à bord d'une de mes voitures.

— Oui, mais attention, objecta sir Hubert. Si c'est un acteur professionnel, Harry risque de le connaître, puisqu'il est tout le temps fourré au théâtre. Ce serait une catastrophe s'il le rencontrait ici par hasard.

— Franchement, cela m'étonnerait ; j'ai fait jurer le secret à ce comédien. Je me suis donné beaucoup de mal pour trouver un homme fiable et, soit dit en passant, il va me coûter une petite fortune. Mais j'ai une confiance absolue en lui.

— Il fait si bon vivre ici, soupira sir Hubert. Quel dommage que nous soyons obligés de jouer cette mascarade.

Le marquis regarda autour de lui.

— Pouvez-vous vous figurer ce château, cette propriété, habités par une créature dont l'unique ambition est de s'exhiber sur les planches ?

— À mon avis, Camille Clyde ne manque pas de talent, fit remarquer sir Hubert.

— Elle n'est bonne qu'à dégoiser tel un perroquet des phrases écrites par quelqu'un d'infiniment plus intelligent qu'elle ! fulmina le marquis.

— Bien sûr, bien sûr, concéda sir Huhert. Et tous les subterfuges sont bons pour tirer votre neveu de ce mauvais pas.

— Parfaitement. De toute façon, je ne vois que ce moyen-ci d'y arriver. Si nous attendons lundi, ce sera trop tard.

— Hélas, oui, soupira sir Hubert d'une voix résignée.

Thérèse finissait de s'habiller pour dîner lorsque son père frappa à sa porte. La femme de chambre alla ouvrir.

— Excuse-moi de te déranger, ma chérie, mais je pensais que tu étais déjà prête. Je voulais te parler seul à seule.

La femme de chambre sortit aussitôt et referma la porte derrière elle.

— Qu'est ce qui se passe ? s'enquit Thérèse d'une voix anxieuse.

— Pour le moment, rien. Mais comme je te l'ai dit, le marquis a engagé un acteur pour concélébrer le mariage et il tient à ce que tout se passe correctement jusque dans les moindres détails.

Thérésa l'écoutait sans mot dire et il poursuivit :

— Il s'est même doté d'un contrat de mariage, document indispensable pour que l'union soit enregistrée légalement, comme tu le sais.

Thérésa savait que tout cela était essentiel. Si Harry, une fois détrompé, se plaignait que le mariage était illégal, en l'absence de contrat écrit, il risquait de porter l'affaire devant les tribunaux.

L'histoire du mariage forcé serait alors ébruitée, d'où scandale, avec ses retombées désastreuses sur toute la famille.

Comme s'il lisait dans les pensées de sa fille, sir Hubert ajouta :

— Il faut absolument qu'Harry n'ait pas le moindre doute, tu m'entends, pas le moindre soupçon de doute quant à la légitimité de cette cérémonie.

Thérésa approuva de la tête.

— Lorsqu'il découvrira qu'il a été dupé, il se peut qu'il soit furieux, mais il n'y a pas de raison qu'il aille en parler à Camille Clyde. En fait, poursuivait-il d'un ton quelque peu hésitant, j'espère qu'il acceptera la situation telle qu'elle est. Plus tard, lorsqu'il ne sera plus entiché de cette femme et qu'il commencera à l'oublier, nous pourrons lui dire toute la vérité.

— Mais, papa, hasarda Thérésa, tu ne crois pas que si nous lui parlions... si nous lui expliquions tout le mal qu'il risque de faire à son oncle, il renoncerait de son propre gré ?

— C'est possible, répondit sir Hubert après quelques instants de réflexion. Mais il se peut aussi qu'il nous reproche vertement de nous mêler de sa vie privée, auquel cas, il filera aussitôt à Londres épouser Camille Clyde, ne serait-ce que pour se prouver qu'il est assez grand pour décider tout seul de son avenir.

Thérésa dut reconnaître que ce dernier scénario était vraisemblable. Connaissant mieux Harry désormais, elle se rendait compte qu'il n'était pas homme à se laisser manipuler. Il était jeune, bien sûr, mais en un sens, il ressemblait à sir Hubert : quand il avait décidé quelque chose, c'était pratiquement impossible de le faire changer d'avis.

— Tu as certainement raison, papa, dit-elle avec un petit soupir. Il est trop tard pour reculer. Nous devons faire ce qui a été prévu. Mais je n'aime pas ça, tu sais.

— Moi non plus, ma pauvre chérie. Tu sais bien pourtant que nous ne pouvons pas refuser d'aider le marquis dans l'épreuve qu'il traverse.

— Non, bien sûr. Harry et son château sont ce qu'il a de plus cher au monde.

— Et moi, je n'ai que toi, et je t'aime plus que tout, ma pauvre enfant ! Seulement j'ai été révolté à l'idée que le marquis puisse être dépossédé du fruit de son travail par une femme frivole et incapable d'en apprécier la valeur. Sans quoi, comprends bien que je ne t'aurais jamais entraînée là-dedans.

— Mais comment se fait-il qu'Harry ne devine pas tout ça, d'après toi ?

— Les hommes sont des êtres étranges, tu sais. Si forts qu'ils paraissent, une femme intelligente peut les mener par le bout du nez et leur faire faire des choses dont ils auront honte et qu'il regretteront plus tard.

Tout en parlant, sir Hubert regardait sa fille. En voyant ses traits parfaitement réguliers, ses grands yeux clairs et sa chevelure d'un blond éclatant, il était convaincu qu'un jeune homme, surtout s'il avait passé beaucoup de temps à l'étranger, *devait* tomber amoureux d'elle. De plus, Thérésa avait quelque chose d'unique, une distinction naturelle qui la prédisposait à se faire remarquer des gentlemen bien nés.

— Personne ne devra jamais être au courant de cette histoire, dit-il avec rudesse. Ce serait catastrophique pour ta réputation si l'on apprenait que tu as été mêlée à une entreprise aussi sordide.

Thérésa posa la main sur celle de son père.

— Ne t'inquiète pas. Quand Harry saura la vérité et surtout quand il réalisera dans quelle situation il allait se mettre, je suis certaine qu'il comprendra que l'oncle Maurice et toi avez fait cela par amour pour lui.

Puis, de façon assez inattendue et après un court silence, Thérésa ajouta :

— Je pense aussi que sa mère doit lui manquer. Oncle Maurice a beau lui être très dévoué, ce n'est jamais pareil qu'une véritable relation de parent à enfant comme celle que nous partageons, toi et moi.

Ces mots allèrent droit au cœur de sir Hubert, qui se pencha et embrassa sa fille sur le front.

— L'acteur doit être arrivé à l'heure qu'il est, dit-il. Nous en aurons vite fini avec cette maudite cérémonie, après quoi nous n'en reparlerons plus jamais tous les deux.

Visiblement, il lui répugnait de devoir tromper un jeune homme pour qui il éprouvait non moins d'estime que d'affection. Mais décidément, nul autre moyen d'éviter ce mariage désastreux ne se présentait à son imagination.

Lorsque son père l'eut laissée seule, Thérésa se contempla dans la glace. Elle portait une longue robe blanche achetée à son intention par la comtesse de Wilton à l'occasion d'un bal où on l'avait invitée.

C'était une robe de mousseline légère avec de petites fleurs en soie brodées sur la poitrine et le long des ourlets. Le tissu était pailleté autour des épaules et des rubans argentés se croisaient sur le devant avant de retomber en cascade derrière le dos. De plus, ses cheveux étaient ornés d'un magnifique serre-tête fait des mêmes roses de soie montées sur strass. Tout cela étincelait à chaque mouvement que faisait Thérèse. Elle resplendissait de beauté et de jeunesse. On eût dit la déesse du Printemps surgissant sur terre au lever du soleil.

En descendant l'escalier, Thérèse se demanda si elle susciterait l'admiration d'Harry. Mais son esprit fut aussitôt accaparé par l'image d'une femme rousse au charme irrésistible, une certaine actrice attendant son fiancé quelque part à Londres.

Arrivée dans le petit salon, elle vit son père poser au marquis une question qu'elle n'entendit pas. Ce dernier, au lieu de répondre, se contenta de secouer la tête. Elle en déduisit que le comédien qu'ils attendaient n'était pas encore arrivé, ce qui peut-être, risquait de tout compromettre.

Soudain, un fol espoir la saisit et elle s'imagina de nouveau à cheval avec Harry le lendemain matin.

Puis elle implora le Seigneur que le jeune homme ne lui en veuille pas trop d'avoir pris part à cette duperie.

— Mon Dieu, pourquoi suis-je obligée de faire cela ? murmura-t-elle désespérément en entrant dans la salle à manger.

Le dîner était presque fini et tout le monde riait d'une plaisanterie lancée par sir Hubert, lorsqu'un domestique se pencha vers le marquis et lui remit une note.

Le marquis la lut et hocha discrètement la tête.

Thérèse supposa qu'on l'avait prévenu de l'arrivée de l'acteur et aussitôt son cœur s'emballa.

Quelques instants plus tard, le marquis annonça :

— Avant que nous retournions au salon, j'ai quelque chose d'exceptionnel à vous faire goûter.

— De quoi s'agit-il ? questionna sir Hubert.

— Juste avant que je quitte Londres, Sa Majesté m'a fait cadeau d'une bouteille de son porto favori en affirmant qu'il n'y avait rien de meilleur. J'aimerais que nous le goûtions afin de dire à Sa Majesté si elle a tort ou raison.

Tout le monde s'esclaffa car le roi n'admettait jamais qu'il avait tort, quelles que fussent les circonstances.

Le marquis s'avança vers une crédence supportant une carafe de porto, en remplit quatre verres et revint les déposer sur la table. Thérèse se dit que celui destiné à Harry devait déjà contenir quelques gouttes du redoutable toxique.

Après avoir disposé un verre devant chaque convive, le marquis demanda :

— A qui allons-nous porter ce toast, mes amis ?

— Je suggère que ce soit en l'honneur du château, proposa Thérèse. Je sais que vous faites cela chaque année, et chaque année, oncle Maurice réussit à l'embellir davantage.

Le marquis leva son verre.

— Au château de Stoke, dit-il, et il avala une longue gorgée, la tête renversée en arrière.

Thérèse, quant à elle, avait été servie modérément et se contenta de tremper ses lèvres.

Elle remarqua que son père et Harry vidaient leur verre et dans la minute qui suivit, elle eut l'impression qu'un grand silence était tombé, comme si non seulement les convives, mais la maison tout entière attendaient avec anxiété la suite des événements.

Puis le marquis se remit laborieusement à parler du château et des travaux d'extension du jardin, baissant la voix peu à peu tandis que tous les trois coulaient de discrets regards en direction de Harry.

Ils ne tardèrent pas à réaliser que la drogue faisait son effet. Le jeune homme était assis droit sur sa chaise, comme pendant le repas, mais il affichait maintenant un air totalement absent, regardant fixement devant lui, sans reconnaître son oncle, semblait-il, alors que celui-ci continuait à débiter quelques plaisanteries qui ne faisaient rire que lui.

Soudain, d'une voix tremblante, il dit à son neveu :

— Lève-toi, Harry !

Harry s'exécuta.

— Bien, dit le marquis d'une voix méconnaissable. Allons à la chapelle et finissons-en.

Sir Hubert prit Thérèse par la main et ils s'avancèrent lentement vers la porte.

— Suis-les, Harry, ordonna le marquis.

Thérèse n'était pas rassurée de le sentir derrière elle quoiqu'il n'eût conscience ni de sa présence ni de ce qu'il faisait.

Ensemble, ils suivirent un long couloir menant à la chapelle située à l'autre extrémité du château.

Cette chapelle était également l'œuvre de Vanbrugh et Thérèse n'y avait jeté qu'un rapide coup d'œil lors de sa visite.

La première chose qu'elle vit en y entrant au bras de son père fut un gros bouquet de fleurs sur l'autel. Le prêtre les attendait, debout, mains croisées sur son surplis blanc.

Cet homme, réalisa le marquis en entrant à son tour, n'était pas le comédien qu'il avait convoqué, mais un remplaçant probablement envoyé par celui-ci au dernier moment. Un contretemps avait dû l'obliger à se décommander.

Sir Hubert emmena Thérèse jusqu'au pied des marches du chœur, où ils attendirent que le marquis et Harry les rejoignent.

La cérémonie commença.

Le « pasteur » devait avoir une quarantaine d'années, ses cheveux commençaient tout juste à grisonner. Thérèse lui trouva un visage plutôt quelconque et elle se demanda quel genre de rôle il jouait sur scène. Il connaissait le rituel pratiquement par cœur et dégoisa son texte en regardant à peine le livre de prières qu'il avait en main.

Enfin arriva le passage crucial.

— Edward Anthony Christopher, comte de Lambourne, consentez-vous à prendre pour épouse Thérèse Mary Elizabeth Bryan ?

Le marquis, qui tenait le rôle de garçon d'honneur, se pencha à l'oreille de son neveu et lui souffla :

— Dis oui.

— Oui, répéta docilement Harry.

Le prêtre se tourna alors vers Thérésa.

— Thérésa Mary Elizabeth Bryan, consentez-vous à prendre pour époux Edward Anthony Christopher, comte de Lambourne ?

Au moment de prononcer la réponse fatidique, et bien que ce ne fût qu'une mise en scène, Thérésa ne put s'empêcher de frissonner.

— Oui, dit-elle d'une voix étranglée.

— Devant Dieu et les hommes, je vous déclare unis par les liens du mariage, déclara le prêtre avec solennité.

Le marquis remit une alliance en or à Harry, que celui-ci glissa à l'annulaire de Thérésa, puis ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction, à la grande honte de Thérésa, navrée qu'on invoquât le Tout-Puissant pour consacrer un serment mensonger.

— Mon Dieu, pardonne-moi, pria-t-elle avec ferveur, pardonne ce blasphème dans un lieu saint et fais en sorte, je t'en supplie, que Harry me pardonne aussi.

Ils se relevèrent et, suivant les instructions du marquis, marchèrent côte à côte jusqu'au registre des mariages posé sur un lutrin à gauche de l'autel.

Les deux jeunes gens apposèrent leur signature à la page qu'on leur indiquait, ainsi que sur le contrat de mariage fourni par le marquis.

Thérésa souffrait beaucoup de ce péché et se répétait que cette imposture était pour le bien de Harry.

Enfin, à son grand soulagement, le marquis ordonna :

— A présent, Harry, donne ton bras à Thérésa et retournons au château.

Harry fit demi-tour et, de cette démarche raide qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il était sous l'influence de la drogue, sortit de la chapelle, escorté par Thérésa.

— Emmène Thérésa dans mon cabinet, maintenant, commanda le marquis quand ils arrivèrent au bout du couloir.

Le jeune homme obéit, tel un automate, toujours flanqué de Thérésa qui ne disait mot et n'en menait pas large.

Lorsqu'ils se retrouvèrent tous les quatre dans le cabinet particulier du marquis, une jolie pièce lambrissée où trônait un vaste bureau en chêne, sir Hubert s'approcha de sa fille et lui dit :

— Va te coucher, ma chérie. Nous te raconterons demain ce qui s'est passé. Tu n'as plus de raison de rester ici.

— Tu... Vous allez lui dire qu'il est... marié? bredouilla Thérésa.

Son père opina de la tête. Comme elle hésitait, il la reconduisit jusqu'à la porte, l'ouvrit et l'accompagna quelques mètres dans le couloir.

— Va te coucher, répéta-t-il d'un ton qui n'admettait pas de discussion.

Thérésa, qui n'avait jamais désobéi à son père, obtempéra, regrettant vivement de ne pas être aux côtés d'Harry lorsqu'on lui assénerait la nouvelle de son mariage.

Une servante qui l'attendait dans sa chambre l'aida à ôter sa robe puis, tandis que Thérésa se glissait entre les draps du grand lit à baldaquin, souffla toutes les bougies sauf celle de la table de chevet, et sortit.

Étendue sur le dos, incapable de s'endormir, Thérésa se demandait avec inquiétude ce qui se passait en bas. Elle imaginait la consternation d'Harry lorsqu'il apprendrait le méchant tour qu'on lui avait joué. En même temps, et pour apaiser sa conscience, elle se répétait qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Enfin, elle se décida à souffler la dernière chandelle et s'endormit après avoir longuement prié pour le salut d'Harry.

Thérésa fut réveillée par la femme de chambre tirant les rideaux. Il faisait grand jour et le soleil printanier dardait ses rayons à travers la fenêtre.

La femme de chambre s'approcha du lit.

— S'cusez-moi, mademoiselle, mais monsieur demande si vous serez bientôt prête car il vous attend pour partir.

Thérésa la dévisagea, pensant avoir mal compris.

— Quand vous dites *monsieur*, vous voulez dire le marquis, sans doute ?

— Oh, non, mademoiselle, je parle de m'sieur Harry. Ça va faire deux heures qu'il est debout. Il a dit comme ça qu'il fallait que je prépare votre malle.

Au comble de la perplexité, Thérésa se garda cependant de harceler de questions la domestique. Elle se leva et commença à s'habiller.

La femme de chambre sortit et revint peu après avec le plateau du petit déjeuner.

— J'espère que je n'ai rien oublié en rassemblant vos affaires, mademoiselle.

— Voudriez-vous aller frapper chez mon père et lui dire de venir me voir immédiatement, s'il vous plaît.

— Tout de suite.

Quelques minutes plus tard, sir Hubert entra.

— Que se passe-t-il, papa ? Il paraît qu'Harry veut m'emmener je ne sais où.

Sir Hubert referma la porte derrière lui.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il parte aussi vite, sinon, je serais venu te voir avant.

— Explique-moi tout, papa. Je suis morte d'inquiétude.

Sir Hubert s'assit sur une chaise.

— Hier soir, commença-t-il, nous avons attendu près de deux heures que les effets de la drogue se dissipent. Au début, Harry avait l'air encore hébété, puis il a dit : *J'ai mal à la tête. Où suis-je ?*

— Et alors ? Vous lui avez tout révélé ?

— Le marquis lui a dit que pour l'empêcher d'épouser une femme qui eût été indésirable au château, on l'avait marié avec toi, et il lui a montré les papiers qui en font foi.

Thérésa retint sa respiration.

— Et... et... qu'est-ce qu'Harry a dit ?

— Tout d'abord, il a eu l'air abasourdi. Du reste, je pense qu'il était encore légèrement drogué. Puis il a murmuré : *Vous auriez pu me faire confiance.*

— J'étais sûre qu'il dirait ça ! s'exclama Thérésa. Venant d'oncle Maurice, ce manque de confiance a dû le blesser profondément.

— Nous avons essayé de lui expliquer pourquoi nous avons agi ainsi, en insistant sur le fait que son mariage avec Camille Clyde semblait irrévocable et imminent.

— Et il vous l'a confirmé ?

— Il a écouté attentivement ce que nous lui disions, puis il est allé droit vers la porte, s'est retourné et nous a annoncé d'une voix glaciale qu'il partirait le lendemain. Comme le marquis lui demandait où il irait, il a répondu : *Chez moi, dans ma famille.* C'est donc là que tu vas aller, ma chérie, conclut sir Hubert en soupirant.

— Mais... mais où est-ce ? Il faut vraiment que j'y aille ? demanda-t-elle d'une voix apeurée.

— Bourne Hall, où habitait le père d'Harry, n'est qu'à une dizaine de kilomètres d'ici, répondit sir Hubert. Et je pense qu'il est nécessaire que tu l'accompagnes, ma pauvre enfant. Arme-toi de courage.

Comme s'il craignait que Thérésa proteste, il se hâta d'ajouter :

— J'ai un peu peur que Harry ne fasse une bêtise sous le coup de la colère, comprends-tu, et il y a une chose que je veux à tout prix éviter, c'est que cette histoire s'ébruite et que la presse s'en mêle.

— Si tu tiens à ce que j'y aille, j'irai, dit Thérésa, consciente du risque de scandale. Mais franchement, papa, ça m'effraie un peu.

— Je comprends ma chérie, mais je crois qu'Harry te ramènera ici quand il aura réalisé que nous voulions seulement l'aider. Hier soir, ni son oncle ni moi ne pouvions lui parler. D'ailleurs, ajouta sir Hubert après une pause, il s'est enfermé dans sa chambre.

Thérésa ne savait que dire. Elle avança jusqu'à la fenêtre et contempla pensivement le parc inondé de soleil.

Au bout de quelques minutes, son père reprit :

— Je sais que nous te demandons beaucoup, mais quand on agit selon un plan conçu d'avance, surtout si l'enjeu est capital, il est rare

que cela se déroule exactement comme prévu.

— Il est vrai aussi, dit Thérésa après un moment de réflexion, que j'insiste pour travailler avec toi... et c'est sans doute l'occasion de montrer ce dont je suis capable.

— Je ne voyais pas tout à fait les choses ainsi, mais on peut considérer, en effet, que c'est une façon de tester tes capacités.

— Espérons que je réussirai aussi bien que toi si tu étais à ma place.

Sur ces mots, elle se retourna, prit le chapeau assorti à la robe qu'elle portait, et s'en coiffa.

À ce moment, on frappa à la porte. La femme de chambre entra.

— J'ai mis toutes vos affaires dans la malle, mademoiselle. Est-ce que je mets votre nécessaire de toilette dans l'autre sac ?

— S'il vous plaît, oui.

Son père se leva et lui fit signe de le rejoindre dans le boudoir contigu à la chambre.

— Tu es très, très courageuse, ma chérie, lui dit-il quand ils furent à nouveau seuls. Je suis fier de toi. Mais avant que tu ne partes, je voudrais te dire quelque chose d'important.

— Je t'écoute, papa.

Sir Hubert hésitait, ayant, semblait-il, quelque peine à trouver les mots adéquats. Enfin, il se décida :

— S'il arrivait qu'Harry veuille tirer profit de la situation, qu'il veuille jouir de ses prérogatives de mari, si tu préfères, il faudra naturellement que tu lui dises toute la vérité.

Thérésa ne comprit pas tout de suite à quoi son père faisait allusion. Puis soudain, elle rougit jusqu'aux oreilles.

— Je... je suis persuadée qu'Harry aura autre chose en tête, papa. S'il est furieux contre toi et oncle Maurice, il le sera contre moi aussi.

— D'ici quelques jours, nous pourrons certainement lui révéler que ce n'était qu'une mystification.

— Mais... mais, imagine, dit Thérésa d'une voix craintive, qu'à ce moment-là, il se précipite à Londres pour épouser Camille Clyde...

— Le marquis y a pensé. Il va faire surveiller étroitement Camille Clyde afin de connaître ses sentiments et ses intentions à l'égard d'Harry.

Il posa sa main sur l'épaule de sa fille et l'attira vers lui.

— Je te répète que je me rends parfaitement compte de la difficulté de ta position. Tout ce que nous te demandons c'est de maintenir les choses en l'état pendant quelques jours, jusqu'à ce que nous soyons certains qu'il est hors de danger.

— J'essayerai, papa, je ferai tout mon possible, promet Thérésa.

— Tu me combles de fierté, ma chérie, dit-il en l'embrassant. Ton comportement est exemplaire, même si je n'en attendais pas moins de

ma fille.

Quelques instants plus tard, Thérèse quittait la chambre et descendait l'escalier, son sac à la main. En dépit du courage que lui prêtait son père, elle avait très peur de ce qui l'attendait.

La femme de chambre l'avait avertie qu'Harry l'attendait dans la voiture. En arrivant dans l'entrée, elle l'aperçut, en effet, assis très droit sur le siège du cocher, son chapeau sur la tête, le regard fixé devant lui. Il y avait un domestique derrière et la capote du véhicule était baissée.

— J'ai dit à Harry de prendre mon phaéton, confia sir Hubert à Thérèse. Son oncle avait besoin du sien. (Il baissa la voix.) Le marquis a l'intention d'aller à Londres soit aujourd'hui, soit demain, pour savoir comment réagit cette actrice devant l'abandon de son amoureux.

Pour l'heure, le châtelain de Stoke brillait par son absence. Thérèse fit ses adieux à son père qui l'étreignit, les larmes aux yeux, puis elle descendit les marches du perron, suivie de *Rufus*.

Le chien ne l'avait pas quittée, comme à son habitude ; il avait dormi sur son lit, avant de la suivre jusque dans le boudoir pendant qu'elle s'entretenait avec son père. Il tournait entre les jambes de Thérèse en remuant la queue, visiblement fou de joie de pouvoir s'ébattre au grand air.

Un valet de pied aida Thérèse à s'installer sur le siège, à côté d'Harry, et *Rufus* sauta derrière elle pour se blottir entre eux, au grand soulagement de Thérèse qui sentait son fidèle compagnon prêt à la protéger contre les éventuels emportements du jeune homme.

Harry fouetta les chevaux et le véhicule s'ébranla sans qu'il eût seulement jeté un œil vers la porte.

Du bout de l'allée, Thérèse fit un dernier signe de la main à son père, puis ils passèrent la grille, tournèrent à droite et s'élancèrent sur la route.

Thérèse supposa qu'ils étaient précédés du break de service, comme c'était l'usage, transportant leurs bagages, ainsi que le valet d'Harry.

Elle croyait savoir que la résidence de la famille paternelle d'Harry, Bourne Hall, était restée fermée pendant la guerre. Elle aurait bien voulu s'en assurer mais craignait de lui poser la question et se réfugia dans un prudent mutisme.

Harry conduisait fort bien, tirant le maximum des deux beaux alezans soustraits à l'écurie du marquis. Son père n'eût pas fait mieux, lui qui était si fier de son attelage.

Ils poursuivirent ainsi leur route pendant une vingtaine de minutes sans échanger une parole. Ce silence pesait à Thérèse qui fut plusieurs fois sur le point d'engager la discussion, pensant qu'une possible

rebuffade valait mieux, à tout prendre, que cette sourde hostilité. Mais en le voyant assis sur son siège, raide comme la justice, les dents serrées et tout le visage empreint de dureté, elle eut un frisson dans le dos et renonça.

Le soleil montait au-dessus de l'horizon et il commençait à faire chaud. Thérèse se dit qu'ils ne devaient plus être loin de Bourne Hall. Le véhicule avait quitté la grande route et s'était engagé dans un chemin étroit, les obligeant à ralentir.

Ils traversèrent un bois dont ils apprécièrent l'ombrage, et débouchèrent dans une clairière que bordait un taillis.

Harry retenait prudemment les chevaux, sans doute beaucoup plus, se dit Thérèse, que s'il eût été seul à bord de son propre véhicule. C'est alors qu'un cavalier jaillit d'un bosquet et s'élança vers eux. Thérèse l'aperçut et jeta un cri.

L'homme était masqué, tenait en main un pistolet braqué sur eux, et l'on voyait saillir la crosse d'une autre arme qu'il portait en bandoulière. Il guida sa monture en plein milieu de la route, forçant Harry à s'arrêter.

— La bourse ou la vie ! s'écria-t-il d'une voix rude. Pour commencer, je prends les jolis chevaux que voici.

Ce disant, il avait fait avancer sa monture de quelques pas pour saisir par la bride les chevaux d'Harry. Ce dernier tendit la main afin de s'emparer du pistolet fixé sur le côté droit du phaéton. Le brigand, cependant, ne lui en laissa pas le temps et fit feu, visant la poitrine mais n'atteignant que le bras de Harry, heureusement penché à cet instant. Thérèse poussa un hurlement, tandis que les chevaux de l'attelage, effrayés par la détonation, faisaient un brusque écart, contrairement à celui du hors-la-loi qui ne bougea pas. Pas dans un premier temps, du moins, car si l'animal était habitué aux coups de feu de son maître, il ne l'était pas aux aboiements, si bien que lorsque *Rufus* donna de la voix, il recula brusquement, obligeant le malfaiteur à reprendre les rênes à deux mains. Thérèse en profita pour se lever et attraper l'autre pistolet au-dessus de la portière gauche. Instinctivement, avec une vivacité qui prit de court leur agresseur, elle lui tira une balle en pleine poitrine. Il poussa un cri étouffé et tomba en arrière sur sa selle.

Le domestique bondit alors de son siège et, s'asseyant à côté d'Harry, lui dit :

— Je vais conduire, monsieur.

Harry se poussa vers Thérèse pour lui faire de la place, la main crispée sur son bras blessé.

— Allez-y ! ordonna-t-il.

Thérèse aperçut le cheval du bandit s'enfuyant parmi les arbres. L'homme, qu'il fût mort ou blessé, était toujours couché sur le dos,

maintenu en selle par les étrières.

Le domestique fouetta les chevaux et le phaéton repartit en catastrophe sur la petite route.

Thérésa mit le bras autour de l'épaule d'Harry et l'aida à soulager son membre meurtri. Il s'appuya contre elle sans dire un mot. Elle savait qu'il souffrait et s'efforçait d'amortir les soubresauts chaque fois qu'un cahot s'annonçait.

— Ça va, je tiendrai le coup, dit Harry, comme s'il devançait sa question. Nous sommes presque arrivés. Il reste à peine trois ou quatre kilomètres.

Le sentier forestier aboutissait à une route plus large sur laquelle les chevaux prirent de la vitesse.

Cependant, Thérésa raffermir son bras autour d'Harry, réalisant qu'il avait tendance à s'affaïsser. Du sang coulait entre ses doigts.

— Vous ne préférez pas qu'on s'arrête ? demanda-t-elle.

— Non, emmenez-moi à la maison ! gémit Harry dans un souffle.

Ils continuèrent à vive allure jusqu'à ce qu'un large portail ouvert se présente sur la gauche. La voiture s'y engagea, et Thérésa se sentit aussitôt délivrée d'un grand poids. Ils empruntèrent une allée au bout de laquelle se dressait une jolie maison de style élisabéthain, tout en briques rouges, ayant la forme caractéristique d'un E.

Loin de s'atténuer, l'hémorragie d'Harry empirait et le sang maculait la couverture de voyage que Thérésa avait sur les genoux.

Enfin, les chevaux firent halte devant la porte où attendaient par bonheur deux domestiques. L'un d'eux était Banks, le valet d'Harry.

Les deux hommes contemplaient la voiture, étonnés que personne ne se décidât à en sortir. Saisi d'un mauvais pressentiment, Banks se précipita au bas des marches.

— Il y a eu un accident ! dit Thérésa. Monsieur est blessé. Il va falloir que vous m'aidiez. Attention à son bras.

— Laissez-nous faire, milady, on s'en occupe, dit le valet.

Ce *milady* fit comprendre à Thérésa que la nouvelle de leur mariage était déjà parvenue à Bourne Hall.

Au prix de quelques difficultés, Banks et l'autre domestique, un homme aux cheveux blancs, réussirent à extraire Harry du phaéton et à le porter dans la maison. Thérésa allait les rejoindre lorsqu'un jeune lad accourut pour s'occuper des chevaux, libérant le domestique qui avait conduit et qui vola au secours de son maître.

— Je vais les aider, cria-t-il. Nous ne serons pas trop de trois.

Thérésa descendit à son tour, suivi de *Rufus* qu'elle prit dans ses bras et cajola avec gratitude. C'était lui le héros du jour : s'il n'avait pas poussé un jappement agressif au bon moment, le voleur de grand chemin aurait pu tirer une autre balle et tuer Harry. À cette pensée, la jeune fille ne put s'empêcher de frissonner.

Elle monta l'escalier et pénétra dans le vestibule.

Rien ne lui importait plus au monde, désormais, que de savoir Harry en vie !

Arrivée dans le vestibule, Thérèse parcourut les lieux du regard ; la maison avait l'air pratiquement inhabitée. Par l'embrasement d'une porte, elle aperçut une pièce qu'elle pensa être le petit salon. Tous les meubles étaient couverts de drap de Hollande, les stores étaient à moitié baissés.

Ne voyant personne, elle commença à monter l'escalier, espérant trouver la chambre d'Harry. Sur le palier, une vieille femme accourut à sa rencontre.

— Bonjour, madame, dit-elle après avoir fait une révérence. Je viens d'apprendre que vous aviez épousé monsieur le comte. Je vous souhaite tout le bonheur possible en ce monde. Mais j'ai cru comprendre qu'il était souffrant ?

— Il a reçu une balle de pistolet dans le bras, expliqua Thérèse.

— Ah mon Dieu ! il faut que je le voie tout de suite ! Mais j'y songe, je ne me suis pas présentée, milady. Je suis la nourrice de monsieur Harry. J'ai pris ma retraite depuis quelques années déjà. Je vis dans une chaumière des environs et je viens très souvent ici. Monsieur m'appelle Nanny.

— Eh bien, Nanny, vous tombez à pic. Harry sera heureux de vous avoir à son chevet. Y aurait-il quelqu'un pour aller chercher un médecin ?

— M. Dawson va s'en occuper. Je vais lui dire que vous voulez le voir, cria Nanny en repartant hâtivement dans un couloir.

Thérèse se dit que sa présence auprès d'Harry n'était pas nécessaire, puisque Banks et Nanny allaient prendre soin de lui. Le mieux était sans doute qu'elle s'efforce de trouver un docteur au plus vite.

Elle restait sur le palier, indécise, quand un homme aux cheveux grisonnants vint se présenter à elle.

— Nanny me dit que vous voulez un médecin, milady...

— Oui. Qu'il vienne immédiatement.

— J'y vais, milady.

Il descendit au rez-de-chaussée et Thérèse lui emboîta le pas. Le temps qu'elle arrive au vestibule, il avait disparu. Elle jeta un œil dans le petit salon, puis dans la pièce voisine qui devait être la

bibliothèque.

C'était un endroit très agréable, avec les fenêtres à petits carreaux caractéristiques des vieilles demeures britanniques. Tout le mobilier était recouvert de housses cependant, et il était assez difficile de se représenter l'atmosphère de la maison du temps où les parents d'Harry y habitaient.

Dawson ne tarda pas à revenir.

— J'ai envoyé le garçon d'écurie chez le docteur, milady. Il habite à l'autre bout du village.

— Merci, dit Thérésa. Vous êtes le majordome ici, si je ne m'abuse ?

— Je l'étais, milady. Mais depuis la mort de monsieur et madame, paix à leur âme, ma femme et moi en sommes réduits à nous occuper de tout nous-mêmes.

Et là, brusquement, Thérésa eut la révélation de ce qu'elle devait faire. Après tout, raisonna-t-elle, ce n'est pas un hasard si une violente contrariété a poussé Harry à revenir ici, comme un enfant dans le giron de sa mère.

— Vous étiez donc à Bourne Hall du vivant des parents de monsieur le comte, n'est-ce pas ?

— Si j'étais là, madame ? Mais il y aura tantôt trente ans que je n'ai pas quitté le service de cette maison ! C'est d'ailleurs bien triste de voir tout ceci à l'abandon, ajouta-t-il en esquissant un geste circulaire.

— Bon, dit Thérésa. Eh bien, c'est simple, nous allons tout remettre en l'état, exactement comme c'était du temps où les parents de monsieur vivaient ici.

Dawson la fixa avec des yeux ronds.

— À l'époque, reprit-elle, je suppose que vous aviez des valets de pied sous vos ordres ?

— Trois, madame.

— Je suis certaine qu'il y a des jeunes au village qui ne demandent qu'à travailler.

Le domestique continuait à la regarder, bouche bée.

— Mettons que votre femme soit cuisinière. Il va lui falloir deux ou trois aides, ainsi qu'un marmiton, naturellement. Et puisque la nourrice de monsieur est ici, poursuivit-elle après un court silence, elle pourra former de jeunes servantes et des femmes de chambre.

Dawson inclina la tête.

— Bon, vous allez lui dire d'engager trois jeunes filles du village.

Dawson demeurait debout, les bras ballants, n'en croyant pas ses oreilles.

— Je... c'est... c'est inouï, milady... inespéré, bredouilla-t-il. Jamais je n'aurais cru que ceci puisse arriver.

Sa voix se brisa sur ces paroles et Thérésa vit qu'il avait les larmes

aux yeux.

— Monsieur Harry est ici chez lui, dit-elle calmement. Lorsqu'il sera rétabli et qu'il pourra descendre, je veux qu'il retrouve la maison de son enfance.

Dawson était pétrifié, éperdu de reconnaissance. Soudain, il courut aux cuisines. Thérèse était contente pour lui, quoique tout son univers se trouvât subitement bouleversé.

Le médecin arriva en un temps record. En sortant de la chambre d'Harry, il dit à Thérèse :

— J'ai extrait le projectile. Dieu merci, l'humérus n'a pas été touché.

— Vous me rassurez. J'avais terriblement peur que l'os soit fracturé.

— Toutefois, poursuivit l'homme de l'art, monsieur le comte a perdu beaucoup de sang et risque d'avoir une forte fièvre. Mais vous pouvez vous en remettre entièrement à Nanny. Je l'ai toujours vue dévouée à la famille Lambourne. Je ne pourrais vous recommander meilleure infirmière.

— C'est une vraie chance de l'avoir avec nous, dit Thérèse en souriant.

— J'ai été fort surpris d'apprendre que monsieur le comte s'était marié, reprit le médecin. Je sais que vous êtes digne de succéder à madame sa mère, une des personnes les plus exquisées que j'aie jamais connues.

— Merci, dit Thérèse. Je vous fais confiance pour aider Harry à se rétablir.

— Cela prendra un certain temps et lui coûtera quelques souffrances. Ne soyez pas trop impatiente. Je repasserai ce soir.

Là-dessus, il s'inclina devant Thérèse, puis descendit l'escalier et s'engouffra dans son coupé, dont la caisse, non moins que le cheval, accusaient une décrépitude certaine. En le voyant s'éloigner, Thérèse se dit qu'il n'avait sans doute plus de patients fortunés dans le voisinage depuis que Bourne Hall était tombé à l'abandon.

Le praticien parti, elle décida qu'elle pouvait monter voir Harry dans sa chambre. En approchant de sa porte, elle sentit son cœur s'animer.

Harry se sentait dans un drôle d'état. Il avait l'impression d'émerger d'un profond sommeil, et en même temps, il continuait à rêver.

Quelqu'un lui parlait. C'était une voix douce qu'il avait déjà entendue quelque part. Une main fraîche se posait de temps à autre sur son front.

— Vous reprenez des forces, à présent, disait la voix. Bientôt, vous

serez debout et vous retrouverez la maison comme autrefois. Au jardin, les fleurs sortent de terre, les oiseaux chantent. Tout ce petit monde s'apprête à fêter votre retour.

Harry écoutait et comprenait très bien tout ce qu'on lui disait. Bien plus, certains mots lui paraissaient familiers et résonnaient comme une mélodie dans sa tête.

La voix douce poursuivit :

— Les chevaux vous attendent à l'écurie. J'ai hâte que vous soyez rétabli car je m'ennuie à les monter toute seule. J'ai tant de choses à vous raconter !

Il y eut un silence, puis la main se posa à nouveau sur son front. Harry ouvrit lentement les yeux. Un visage était penché sur lui, le visage de quelqu'un qu'il connaissait, une très jolie femme.

— Il est réveillé ! ça y est, il est réveillé ! s'écria celle-ci. Harry, vous m'entendez ?

— Où... suis-je ? réussit-il à murmurer.

— Chez vous, à Bourne Hall, Quel bonheur de vous entendre enfin parler !

La voix, maintenant, reflétait un enthousiasme presque enfantin.

Harry fit un violent effort pour essayer de se rappeler ce qui lui était arrivé, mais il était très fatigué et ses paupières retombèrent lourdement.

La main revint une nouvelle fois lui caresser le front et il pensa que c'était sa mère qui le soignait.

Le Dr Stuart descendit l'escalier et trouva Thérèse qui l'attendait dans le vestibule.

— Eh bien, quel est votre diagnostic, docteur ? demanda-t-elle.

— Nanny et vous avez fait des miracles. J'ai rarement vu une plaie cicatriser aussi vite. D'ailleurs, monsieur le comte ne tient plus en place !

— Est-ce qu'il peut se lever ?

— Demain seulement, et pour une petite heure. Et interdiction de monter à cheval avant une semaine.

— Il n'attend que ça, vous savez. Il faut que je fasse faire des tours de manège aux chevaux tous les jours pour les maintenir en forme.

— J'ai vu que vous aviez augmenté le personnel des écuries, dit le docteur. Le pauvre vieux James ne s'en sortait plus tout seul. Depuis que vous avez engagé ces jeunes lads, c'est un autre homme.

— Oui, et il va nous en falloir encore plus. J'ai reçu une lettre de mon père m'apprenant qu'il avait acheté deux nouvelles bêtes à Tattersall pour Harry. Elles doivent arriver aujourd'hui même.

— Si ça continue, il va falloir que je me transforme en vétérinaire. Ça ne m'emballa guère, pour ne rien vous cacher. Je préfère que mes patients soient bipèdes, non quadrupèdes !

Thérésa rit de bon cœur et lui fit un signe de bras amical tandis que son coupé s'éloignait. Aussitôt après, elle remonta voir Harry dans sa chambre.

Elle avait écrit à son père pour lui relater l'attaque survenue lors du voyage, précisant à la fin de sa lettre qu'elle lui déconseillait, ainsi qu'au marquis, de venir voir le blessé. *Harry est resté inconscient pendant trois jours*, écrivait-elle, *et le médecin dit qu'il doit rester au calme jusqu'à ce que la plaie soit refermée.*

En vérité, ce n'était qu'une excuse pour les tenir à distance. Les deux hommes risquaient de se faire très mal recevoir par celui qu'ils avaient si honteusement berné. Thérésa espérait que sir Hubert serait assez subtil pour lire entre les lignes.

Dans les intervalles où Harry était lucide, ils parlaient de tout et de rien, mais ne mentionnaient jamais leur mariage. Thérésa le tenait scrupuleusement au courant de ce qu'elle entreprenait. C'est ainsi quelle lui apprit les embauches successives de plusieurs employés de maison, de deux jardiniers, et deux jeunes lads. Harry ne fit aucun commentaire, ni favorable, ni défavorable.

Lorsqu'il fut capable de s'asseoir dans son lit, elle s'aperçut avec surprise qu'il était encore plus bel homme que le jour de leur pseudo-mariage. Il avait pâli, perdu du poids, ses traits s'étaient émaciés, et il ressemblait de plus en plus à l'Apollon en marbre qui ornait le parc de Stoke.

À côté de lui, néanmoins, Nanny paraissait un colosse. Seule dans la maison habilitée à le tutoyer, elle avait l'art et la manière de s'en faire obéir comme lorsqu'il était petit garçon.

— Allez, allez, le grondait-elle, finis-moi cette soupe ! Sinon, tu ne guériras jamais.

— Mais je n'ai pas faim, protestait Harry.

— Tu ne vas tout de même pas renvoyer ton assiette pleine à l'office. Que dira Mme Dawson, elle qui se donne tant de mal pour mitonner les petits plats que tu aimes !

Ce matin-là, craignant de se faire à nouveau gourmander, Harry s'était forcé à avaler son déjeuner jusqu'au bout et Nanny avait redescendu triomphalement son plateau vide à la cuisine.

Thérésa n'avait pu s'empêcher de rire.

— Je ne m'attendais pas à vous voir obtempérer aux ordres d'une femme, remarqua-t-elle. Les représentantes du sexe faible doivent être silencieuses, dévouées et modestes, c'est bien votre opinion, n'est-ce pas ?

— En tout cas, je n'en espère pas moins de vous, répondit Harry, faisant pour la première fois une allusion voilée à leur union.

Sur le coup, Thérésa se sentit gênée et intimidée. Avant qu'elle n'ait pu trouver une réponse, cependant, Harry observa :

— Depuis que nous sommes ici, vous vous adressez à moi d'une façon beaucoup plus gentille.

— C'est parce que vous étiez souffrant.

— Eh bien c'est tout de même un gros progrès ! Les femmes ne devraient jamais parler autrement.

— J'ai l'impression que vous cherchez délibérément à provoquer une dispute entre nous, se plaignit Thérèse. Ce n'est pas raisonnable. Vous savez bien que le docteur vous a enjoint de rester tranquille.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je cherche une dispute ?

— Écoutez, je ne voudrais pas me donner plus d'importance que je n'en ai, mais on dirait qu'il vous tarde de reprendre un de ces duels virulents qui nous opposaient... quand nous montions à cheval.

Elle avait failli dire *avant notre mariage*, mais s'était retenue, ayant remarqué que depuis sa convalescence, Harry ne mentionnait jamais aucun événement antérieur à sa venue à Bourne Hall. Elle resta quelques instants silencieuse, assise à son chevet ; un rayon de soleil passant par les volets entrouverts faisait naître des reflets dorés dans ses cheveux.

— Je vais vous dire ce dont j'ai envie, dit finalement Harry.

— Oui, dites.

— Quand je descendrai demain, j'aimerais voir tous les nouveaux chevaux de l'écurie. Je me mettrai en haut des marches à l'entrée de la maison, et vous les ferez défiler comme pour une revue.

— Quelle excellente idée ! fit Thérèse en battant des mains. Justement, James meurt d'impatience de vous les montrer, surtout les deux derniers. Ils sont superbes.

— Je présume que vous les avez déjà montés.

— Il m'était difficile de résister, vous savez.

Sa voix reflétait une légère inquiétude. Harry n'allait-il pas s'offenser de ce qu'elle eût monté ses chevaux avant lui ?

Mais il esquissa un sourire et dit :

— N'allez pas les épuiser avant que je m'en serve, au moins !

— Je ferai mon possible, dit Thérèse avec espièglerie. Sachez qu'ils vous attendent, Harry, ainsi que le personnel du domaine. Tout le monde, espère vous voir au plus vite.

Comme Harry la questionnait du regard, elle poursuivit :

— Je suis passée voir vos fermiers. Votre retour les comble de joie. Je me suis permis de leur dire de tout mettre en œuvre pour augmenter le cheptel et les récoltes. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais il m'a semblé qu'il fallait revaloriser les terres depuis le temps qu'on les négligeait, et que ce devait être fait avant l'hiver.

Impressionné par ce constat, Harry demeura un moment sans mot dire.

— J'ai l'impression, dit-il enfin, que vous avez transféré vos ambitions de l'entreprise de votre père à mon domaine.

Thérésa le regarda avec appréhension.

— J'espère que vous ne pensez pas que je m'occupe indûment de vos affaires, dit-elle doucement. Mais il y a tant à faire. Il faut bien commencer par quelque chose.

— Mais êtes-vous bien sûre que cela soit conforme à mes souhaits ?

— Mais... je... bredouilla Thérésa après un instant de silence gêné. Je me suis dit que, relevant de maladie, vous n'aimeriez pas voir la propriété dans l'état de déchéance où elle était.

— Pourquoi ? demanda sèchement Harry.

— Mais parce que j'ai pensé que vous en souffririez. Vous êtes chez vous, ici, non ?

Elle baissa la tête, puis reprit :

— Pardonnez-moi, si j'ai empiété sur vos prérogatives.

Harry soupira.

— Je vous dirai si vous avez bien fait ou pas lorsque je quitterai cette chambre. D'après ce que je peux voir de la fenêtre, en tout cas, le jardin a l'air fort bien soigné.

— Quand vous descendrez, vous n'en croirez pas vos yeux. Ils ont fait des miracles !

— Dites plutôt, que *vous* avez fait des miracles.

Thérésa se demandait encore s'il n'y avait pas un reproche caché derrière ce compliment. Elle se leva et alla regarder à la fenêtre. Harry tendit la main dans sa direction.

— Venez ici, dit-il.

Elle ne bougea pas.

— Auriez-vous déjà oublié votre serment de mariage ? Une femme ne doit-elle pas obéissance à son époux ?

Thérésa rougit. Elle n'avait aucune envie pour le moment de faire le point sur les droits et devoirs résultant d'un mariage forcé, qui plus est factice. Elle se retourna, revint lentement sur ses pas et prit la main tendue. Harry l'invita à s'asseoir et lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie, et depuis que je suis alité, vous vous êtes montrée dévouée, extrêmement gentille, beaucoup plus féminine, en un mot, que je ne vous en croyais capable. Je ne sais comment vous en remercier. C'est actuellement la seule chose qui me soucie.

Elle le regarda droit dans les yeux et soudain, une étrange sensation, à la fois douce et pénétrante, souleva sa poitrine. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil. Le regard d'Harry n'avait plus rien de commun avec ce qu'il était auparavant. Un petit frisson lui chatouilla la nuque et ses doigts se mirent à trembler dans la main du jeune homme.

Harry commença à l'attirer vers lui et elle comprit instinctivement

qu'il voulait l'embrasser. Elle poussa un cri étouffé et se mit à parler à toute vitesse :

— Oh, Harry, Harry, il faut que je vous dise, c'est... j'ai quelque chose de terrible à vous apprendre. J'espère que vous serez en état de le supporter... c'est très important...

— Allons, de quoi s'agit-il ? fit Harry avec un petit reniflement mécontent.

Thérésa luttait désespérément avec les mots qui s'emmêlaient dans son esprit. Ne sachant comment formuler l'aveu qui lui brûlait les lèvres, elle retourna se poster devant la fenêtre.

— Eh bien ? s'impatienta Harry. Parlez donc.

— J'ai peur que vous soyez très en colère, dit Thérésa. Peut-être ne devrais-je pas vous le dire.

— Puisqu'il faut que je le sache tôt ou tard, le plus tôt sera le mieux. Je vous écoute, dit-il froidement.

Thérésa se dit alors qu'elle allait commettre une erreur monumentale, mais il était trop tard pour faire marche arrière. D'une toute petite voix, elle entama sa confession :

— C'est... c'est pour vous dire que... que vous avez été trompé et... je suis sûre que vous allez être furieux, mais... c'est parce que tout le monde vous aime qu'on a fait ça. C'est pour votre bien...

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez, interrompit Harry. Je le sais bien qu'on m'a fait faire un mariage forcé. Sinon, nous ne serions pas là tous les deux.

— Oui, fit Thérésa en sanglotant. Mais vous ne savez pas tout encore. Il faut que je vous dise la vérité.

— Eh bien ? J'attends.

Thérésa tremblait et avait le plus grand mal à articuler.

— Lorsque papa et oncle Maurice vous ont révélé que vous étiez marié avec moi, dit-elle, eh bien, c'est... en fait ce n'était pas un vrai mariage. Le... le pasteur était un acteur et on nous a mariés uniquement pour que vous n'alliez pas à Londres épouser Camille Clyde comme vous en aviez l'intention.

Harry la regarda avec stupeur, puis il explosa :

— Et vous trouvez ça honnête, vous, de me droguer pour me faire participer à un mariage truqué ? Vous trouvez que c'est un comportement digne de deux hommes de leur âge ? Évidemment que je suis furieux ! C'est révoltant !

— Je... je sais, marmonna Thérésa.

Elle courut vers lui et s'agenouilla au pied de la chaise.

— Je vous en prie, ne m'en veuillez pas, supplia-t-elle. Oncle Maurice n'a agi ainsi que parce qu'il était terrifié à l'idée que vous alliez gâcher votre vie avec cette femme. (Son expression devint plus grave.) Vous savez combien il vous aime, vous savez que tout ce qu'il

a fait au château, il l'a fait pour vous. Cette manigance n'a été décidée qu'en désespoir de cause, parce qu'il était désespéré et voulait à tout prix vous protéger contre vous-même.

— Et donc, reprit Harry d'une voix lente, vous dites que ce mariage a été célébré par un comédien, et non un pasteur.

— Le marquis tenait à ce que tout ait l'air authentique dans les moindres détails. La drogue pouvait vous avoir laissé quelques bribes de conscience, auquel cas vous ne deviez vous douter de rien.

— Et vous avez accepté de participer à cette bouffonnerie ! Je me demande bien pourquoi.

— Parce que... je vous aime !

Ces mots lui étaient venus à la bouche spontanément, malgré elle, et elle ne comprit toute leur portée qu'en voyant l'expression d'Harry. Baissant la tête, elle essaya de se rattraper, ou tout au moins de se justifier.

— On a tant parlé de votre comportement pendant la guerre... vous... vous étiez un héros pour tout le monde, moi la première. Votre oncle était sûr que vous vous apprêtiez à ruiner votre existence. Comment aurais-je pu rester insensible à cet argument ?

— Je n'arrive pas à croire que mon oncle et votre père aient pu agir d'une manière aussi surnoise et aussi extravagante. Pourquoi diable ne m'ont-ils pas demandé franchement si j'avais l'intention d'épouser cette actrice ?

— Ils craignaient de renforcer votre détermination en vous déconseillant ce mariage. Ils pensaient que cela vous inciterait au contraire à n'en faire qu'à votre tête.

— À la rigueur, je peux essayer de me mettre à leur place, consentit Harry. Mais ce qui me met hors de moi, c'est qu'ils vous aient impliquée dans ce complot ridicule.

— J'ai... j'étais pleinement consentante. Je voulais votre bien, alléqua Thérèse.

— Vous étiez si inquiète que cela à mon sujet ? s'étonna Harry.

— Bien sûr ! Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte qu'après la bataille de Waterloo, les gens vous portaient aux nues. Je vous répète que je pensais participer au sauvetage d'un héros.

Comme il ne répondait rien, elle poursuivit :

— Reconnaissez tout de même que votre réputation en aurait sérieusement pâti, sans parler de cette magnifique demeure. Que serait-elle devenue ?

Cette maison, Thérèse y pensait chaque soir en se couchant.

Elle refusait farouchement l'idée que Bourne Hall pût servir de coulisse à une actrice de théâtre qui n'aurait jamais su lui accorder toute l'attention qu'il fallait. Il lui semblait presque voir les parents d'Harry se promener dans le jardin, évoluer dans le salon, deviser au

coin du feu. Elle les imaginait parlant de l'avenir de leur fils endormi dans son berceau à l'étage au-dessus. Nanny lui avait montré fièrement le cheval à bascule et les soldats de plomb avec lesquels Harry jouait dans son enfance.

— Vous avez tout remis en place comme du vivant de ma mère ? demanda Harry, devinant ses pensées.

— À vrai dire, c'est Nanny et Dawson, surtout, qui s'en sont occupés. J'espère que vous ne serez pas déçu.

— Vous avez fait tout cela pour moi, constata-t-il tranquillement, et pourtant, vous me laissiez croire à cette supercherie... ?

— C'était... comment dire ? un pieux mensonge pour vous éviter de commettre une erreur fatale, je vous le répète.

— Et qu'allez-vous devenir, à présent ? Vous m'annoncez que nous ne sommes pas réellement mariés, mais tout le monde ici vous considère comme mon épouse, vous l'avez bien vu.

— Je crois que papa compte sur moi pour m'éclipser quand vous serez rétabli. Je retournerai à Londres où je suis censée faire prochainement mon entrée dans le monde à l'occasion du bal des débutantes.

— Il me semble que vous vous êtes placée dans une situation fort difficile, car si l'on sait que vous avez vécu avec moi en qualité de comtesse de Lambourne, permettez-moi de vous dire que les mauvaises langues vont se déchaîner : vous allez être l'objet d'un scandale retentissant.

— Personne n'a besoin de le savoir, dit Thérèse d'une voix mal assurée. Nul n'est venu vous rendre visite et personne ne m'a vue ici, à part les domestiques et le Dr Stuart.

— Le Dr Stuart, parlons-en ! Il est bavard comme pas un. Je suis certain qu'il a raconté à tous ses malades que j'étais de retour à Bourne Hall.

Thérèse ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— J'ai l'impression que vous faites exprès de soulever des difficultés, protesta-t-elle. Je n'aurais peut-être pas dû vous avouer la vérité aussi tôt. J'ai pensé que vous ne fileriez plus à Londres, maintenant, et que vous seriez peut-être heureux de vivre ici, chez vous.

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un ton implorant, les yeux relevés vers lui.

Il y eut quelques secondes de silence, puis Harry, d'une voix posée, répondit :

— Je serais heureux de vivre chez moi, comme vous dites, à condition de ne pas y être seul.

Sir Hubert décacheta fiévreusement la lettre qu'il savait être de sa fille et la lut sans perdre un instant.

Papa chéri,

J'ai bien peur d'avoir tout gâché. Hier, j'ai annoncé la vérité à Harry, qui s'est montré excessivement surpris.

Il s'est déclaré prêt à vivre à Bourne Hall, que j'ai entièrement réaménagé comme du temps de ses parents, à condition de ne pas y être seul a-t-il précisé.

C'est bien sûr à Camille Clyde qu'il pensait en disant cela, et je crains qu'il ne se précipite à Londres dès qu'il sera physiquement en état de le faire, c'est-à-dire dans deux ou trois jours.

Je suis vraiment navrée, désolée, car je me rends compte que j'aurais dû attendre plus longtemps avant de tout lui avouer. Mon seul espoir est que cette actrice, par quelque miracle, ne soit plus disposée à l'épouser.

Ta fille éplorée.

Sir Hubert relut la lettre attentivement, puis il sortit de chez lui et, traversant Berkeley Square à pied, se rendit chez le marquis.

Celui-ci releva les yeux de son *Morning Post* en le voyant arriver.

— Je vous apporte malheureusement de mauvaises nouvelles, dit l'armateur, sans préambule.

Ce disant, il tendit la lettre de Thérèse au marquis, qui la lut, fronça les sourcils et dit :

— Jusqu'à présent, je me suis tenu à distance du théâtre et de Charles Graham. Maintenant, je crois que je ferais mieux d'aller voir de quoi il retourne.

Sur quoi il partit pour le White's Club, dans l'espoir d'y trouver leur ami et informateur. Lord Charles y était, mais pour ne pas éveiller l'attention, le marquis fit mine de l'aborder négligemment et seulement après avoir bavardé avec quelques autres membres.

— Comment allez-vous, Charles ? lui demanda-t-il en le rejoignant près de la fenêtre où il était assis. Et les courses ? La chance est-elle avec vous ?

— Mon cheval a fait troisième avant-hier, déclara Lord Charles.

Mais où vous cachiez-vous ? Voilà longtemps que nous n'avons pas eu le plaisir de vous voir. Je vous croyais à la campagne.

— Oui, j'ai passé quelque temps à Stoke. C'est pourquoi je compte sur vous pour me donner toutes les nouvelles fraîches.

— Si vous faites allusion à votre neveu, je ne l'ai pas vu ces jours-ci, mais il paraît que Camille Clyde a un nouveau protecteur.

— Un nouveau protecteur ? fit le marquis en s'efforçant de cacher son immense soulagement. Qui donc ?

— Vous vous souvenez de Durham, un gentleman des plus ennuyeux, mais ne regardant pas à la dépense dès qu'il s'agit de complaire aux jolies femmes ? C'est lui.

Le marquis, enchanté, changea aussitôt de sujet et quitta bientôt son club pour se rendre au Garrick, où se réunissaient bon nombre de comédiens.

La première personne qu'il vit en arrivant fut l'acteur qu'il avait engagé pour célébrer le faux mariage de Harry et Thérèse. Il alla droit vers lui.

— Content de vous revoir, lui dit-il. Je voulais vous remercier de vous être fait remplacer en temps voulu pour le petit service que je vous avais demandé l'autre jour.

— Oui, on m'a dit que tout s'était bien passé, répondit l'acteur en souriant. J'étais très embêté car je ne pouvais vraiment pas venir et je ne voulais pas vous laisser tomber. Heureusement, j'ai rencontré le révérend Barton, lequel est pasteur de Mayfair Chapel, comme vous savez.

Le marquis le dévisagea, les yeux hagards.

— Voulez-vous dire, demanda-t-il d'une voix étranglée, que c'est le véritable pasteur Bafton qui a célébré le mariage de mon neveu à votre place ?

— J'ai estimé qu'il était le mieux placé pour tenir le rôle avec conviction. En plus, ajouta le comédien en souriant, il connaissait le texte par cœur !

Le marquis resta sans voix.

La paroisse de Mayfair Chapel avait une réputation assez particulière. Le pasteur en titre mariait quiconque le lui demandait sans poser la moindre question pourvu qu'on lui donne une guinée. Avant d'être nommé dans cette paroisse, il avait marié clandestinement d'anciens prisonniers interdits de séjour.

Il n'était jamais à court de clients, n'ayant aucun scrupule à célébrer des mariages sans bans, ni licence aucune. Cependant, les lois relatives au mariage jusqu'alors en vigueur furent abolies en 1754. Il devint obligatoire de publier les bans trois dimanches avant les noces, à défaut de quoi une licence spéciale de l'archevêque de Canterbury était exigible.

C'est ainsi que Mayfair Chapel redevint une paroisse plus ou moins convenable, sans que les pratiques de son ministre changeassent pour autant. Beaucoup de gens du voisinage convolaient encore sous les auspices du bon pasteur, qui leur demandait toujours de s'acquitter d'une gui-née, destinée, disait-il, à soulager ses pauvres. Le marquis, quant à lui, avait acheté une licence de mariage en bonne et due forme pour le cas où Harry lui poserait des questions.

Par conséquent le mariage de son neveu avec Thérèse était on ne peut plus légal.

Malgré son désarroi, le marquis eut soin de ne pas dire à l'acteur que le choix de sa doublure se révélait catastrophique. Il se contenta de le remercier une nouvelle fois et rentra en toute hâte à Berkeley Square.

Il fit irruption chez sir Hubert et lui asséna la nouvelle.

— Cette fois, je suis sûr qu'Harry me tiendra rancune jusqu'à la fin de ses jours, conclut-il d'une voix dramatique.

La première impulsion de sir Hubert fut de filer à Bourne Hall et de tout avouer à Harry, en soulignant que son oncle s'en voulait mortellement et qu'il était prêt à tout pour se faire pardonner. Puis il craignit qu'Harry réagisse encore plus mal, et écrivit une lettre à sa fille, qu'il remit à un coursier à cheval avec mission de la porter à Bourne Hall au triple galop.

Thérèse essayait vainement de s'endormir, secouée par les sanglots.

Convaincue qu'Harry attendait la première occasion pour aller épouser Camille Clyde, elle pleurait ainsi tous les soirs depuis le jour de la fatale explication.

La tentative de sauvetage ourdie par le marquis et son père avait lamentablement échoué.

Au début de sa convalescence, Harry avait semblé s'intéresser à elle. Mais maintenant, chaque fois qu'elle lui parlait, il restait sur la défensive ou se montrait absent, l'air absorbé par le souvenir de quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un, Thérèse n'en doutait pas un instant, ne pouvait être que Camille Clyde.

Il a hâte de se débarrasser de moi, pensait-elle. À peine rentré à Londres, il m'oubliera.

Ces nuits d'insomnie avaient au moins un mérite, c'est que Thérèse voyait plus clair en elle : elle aimait Harry chaque jour davantage. Pendant les journées où il était resté sans connaissance, elle lui avait parlé sans cesse, tout en lui caressant le front, comme une mère eût parlé à son enfant malade. Sa mère à elle lui avait dit jadis qu'une personne inconsciente pouvait demeurer réceptive aux paroles qu'on lui adressait.

— Elle ne comprend pas ce que tu lui dis, avait expliqué Lady

Bryan, mais elle est rassurée par le son, par les intonations de ta voix quand tu lui exprimes ton affection.

C'est ainsi qu'à force de lui parler et de le veiller jour et nuit, Thérésa était tombée éperdument amoureuse du jeune homme.

Est-ce que j'y peux quelque chose ? se disait-elle. Il est si beau, si séduisant !

Elle se répétait avec délectation et dans les moindres détails tout ce qu'ils s'étaient dit durant leurs promenades à cheval, chaque argument de ces querelles qui tenaient de la joute amoureuse bien plus que du débat de fond.

C'est vrai qu'il est intelligent, songeait-elle. C'est exactement le genre d'homme dont l'Angleterre a besoin, au Parlement comme dans les entreprises.

Mais ce qui désespérait Thérésa, c'était de penser qu'en vérité, elle n'avait aucune chance de tenir une place dans sa vie ni dans ses fréquentations. Sitôt à Londres, il se jetterait dans les bras de son actrice et si, par extraordinaire, celle-ci ne voulait plus de lui, il se rabattrait sur quelque beauté sophistiquée connue pour ses soirées et ses fêtes autrement plus réjouissantes que des dîners en tête à tête à Bourne Hall.

Je ne me retrouve nulle part, là-dedans, se lamentait Thérésa.

Voyant son amour sans espoir, elle en vint à prendre une décision. Dès que son père ne jugerait plus sa présence nécessaire à Bourne Hall, elle le prierait de l'emmener dans leur maison de campagne près de Lancaster. Sir Hubert avait fermé cette résidence pour le temps que sa fille était censée passer à Londres.

Mais Thérésa n'avait désormais plus aucune envie de fréquenter les bals, ni d'être présentée à la Cour. Je me concentrerai sur les affaires que papa voudra bien me confier, se promit-elle.

À côté d'Harry, tout autre homme lui paraîtrait forcément terne, insignifiant. Elle ne s'imaginait pas aimant qui que ce soit comme elle l'avait aimé... et l'aimait encore.

Papa et oncle Maurice ont beau jeu de prétendre lui avoir sauvé la vie, pensait-elle avec amertume. Ils ont ruiné la mienne !

Et Thérésa se remit à sangloter, martyrisée par ce bonheur si proche et pourtant inaccessible.

La revue équestre fit grand plaisir à Harry. Thérésa montait le cheval le plus impétueux, tout juste arrivé de Londres, une pouliche de deux ans particulièrement rétive.

Le garçon d'écurie la menait par la bride en tête de la parade qui passa devant la porte d'entrée de la maison, Harry étant assis en spectateur en haut des marches, comme il l'avait souhaité. Thérésa retint sa monture quelques instants afin qu'Harry puisse l'observer à

loisir, mais au moment de repartir, pour quelque mystérieuse raison, la bête refusa obstinément d'avancer. Elle se cabra, recula et fit si bien qu'elle faillit désarçonner Thérèse. Celle-ci, cependant, parvint à la maîtriser et la pouliche consentit enfin à repartir.

Les chevaux furent ensuite ramenés à l'écurie et Harry monta se coucher. Il était très fatigué.

Nanny l'aida à se déshabiller après avoir mis tout le monde à la porte de sa chambre.

— Il s'est surmené, comme à son habitude, se plaignit-elle. Personne ne doit plus le déranger.

Harry resta cloîtré dans ses appartements jusqu'au lendemain, et voulut alors à tout prix se relever. Il se sentait beaucoup mieux et insista pour faire le tour des pièces nouvellement réaménagées au rez-de-chaussée.

Ce soir-là, allongée dans son lit, Thérèse se remémora tout ce qu'ils avaient fait et s'étaient dit dans la journée. Elle était toujours persuadée qu'Harry allait partir incessamment pour Londres retrouver Camille Clyde.

Elle eut beau se raisonner, se dire qu'elle était illogique, quelle n'avait rien à regretter puisque les jeux étaient faits depuis longtemps, de grosses larmes recommencèrent à couler sur ses joues. Elle finit pourtant par sombrer dans un sommeil agité et rêva d'Harry. Il s'apprêtait à partir, comme dans la réalité, et refusait d'ajourner son départ malgré les supplications de Thérèse. Elle se réveilla en sursaut.

— Ce n'est qu'un rêve ! murmura-t-elle. Décidément, je n'aurai pas une minute de paix !

Alors elle le revit, tandis qu'il assistait au défilé des chevaux. Dieu qu'il était beau ! Et elle fondit à nouveau en larmes. Brusquement, elle eut trop chaud. On étouffait dans cette chambre ! Elle se leva et tira les rideaux. Un seul des volets était ouvert, elle ouvrit l'autre. En se penchant pour respirer l'air frais du jardin, elle remarqua qu'il y avait de la lumière en bas dans la bibliothèque et se souvint qu'elle était allée y prendre un livre en fin de soirée, après le congé des domestiques.

J'ai dû laisser une chandelle allumée se dit-elle, honteuse de sa négligence.

Il était peu probable que la chandelle mît le feu à la maison, mais il valait mieux ne pas courir ce risque. Thérèse enfila sa robe de chambre et s'avança vers la porte, immédiatement suivie de *Rufus*.

— Reste ici, mon chien ! dit-elle, craignant qu'il ne réveille Harry en aboyant dans le hall.

Rufus s'assit mais poussa un petit gémissement quand sa maîtresse ouvrit la porte.

— J'en ai pour deux minutes, lui souffla Thérèse.

La nuit, on laissait toujours une ou deux chandelles allumées dans les couloirs, de sorte que l'obscurité n'était pas complète. Thérésa traversa le hall et entra dans la bibliothèque, où elle fit quelques pas avant de s'arrêter net, pétrifiée.

Deux individus étaient debout à côté de la cheminée, en train de décrocher un tableau du mur.

Thérésa ne put retenir un cri d'effroi et les deux hommes se retournèrent. Elle réalisa alors qu'ils avaient le bas de la figure masqué par un foulard. On ne voyait que leurs yeux.

— Qu'est-ce... que vous faites ici ? Vous... vous n'avez pas le droit...

C'est alors que quelqu'un surgit derrière elle et lui appliqua un bâillon sur la bouche. Pendant qu'elle se débattait, les deux autres lâchèrent la toile et accoururent à la rescousse.

Thérésa se retrouva pieds et poings liés sans avoir eu le temps de dire ouf.

Ils la soulevèrent comme un sac et la jetèrent sans ménagement sur le canapé. Le bâillon qu'ils avaient serré très fort lui faisait mal et elle les regardait en roulant des yeux terrifiés.

Les voleurs ôtèrent un grand châle brodé du dossier du canapé et le lui jetèrent sur la tête, la plongeant dans le noir. Ficelée, réduite au silence et aveuglée, Thérésa était totalement impuissante.

— En voilà une qui ne nous gênera plus, lâcha l'un des malfaiteurs.

C'étaient les premiers mots qu'elle entendait prononcer par ses agresseurs et elle perçut tout de suite à son accent que celui-là n'était pas de la région.

— Allez ! dépêchons-nous ! vidons la petite vitrine là-bas, dit un autre en tendant le doigt vers l'extrémité de la pièce.

Thérésa faillit s'étrangler de rage en l'entendant car, à n'en pas douter, ce que désignait le voleur n'était autre que la magnifique collection de tabatières anciennes qui faisait jadis la fierté et la joie de la mère d'Harry.

Thérésa savait que cet ensemble unique avait une valeur inestimable. Certaines pièces étaient ornées de ravissantes miniatures, d'autres étaient émaillées, d'autres encore incrustées de nacre et de perles. Quelques-unes enfin portaient sur le couvercle l'effigie de souverains d'autrefois, attestant leur royale origine.

Thérésa bouillait littéralement d'indignation à l'idée que ces trésors soient dérobés sans qu'elle puisse intervenir.

Elle savait qu'Harry était très attaché à ces objets parce qu'ils avaient appartenu à sa mère.

Il faut que je fasse quelque chose, je ne peux pas les laisser perpétrer ce crime, se dit-elle en pestant intérieurement contre son impuissance.

Elle se souvint alors qu'Harry et elle arrivaient à lire mutuellement dans leurs pensées. Au milieu de leurs palabres, il lui disait par exemple :

— Je sais à quoi vous pensez, alors avant que vous ne le disiez, permettez-moi de vous dire que vous avez tort, grand tort.

Et Thérésa s'esclaffait, quoique de son côté elle eût plusieurs fois deviné pareillement la réplique d'Harry avant de l'entendre.

Si seulement il pouvait rêver de moi en ce moment, se dit-elle, peut-être arriverais-je à l'alerter par transmission de pensée.

Réveille-toi, réveille-toi ! se répéta-t-elle mentalement, sans s'apercevoir qu'elle le tutoyait. Viens ici, vite ! Le patrimoine de ta mère est en danger ! Elle se concentrait tellement sur cette tentative de télépathie, qu'elle sentait presque ses pensées s'échapper d'elle-même et voler, comme autant de messagères ailées, jusqu'au lit d'Harry,

Une fois, son père lui avait dit qu'aux Indes comme dans d'autres pays d'Orient, les indigènes se servaient efficacement de leur esprit à défaut d'autre moyen de communication. Et sir Hubert de lui conter l'anecdote suivante :

Un jour qu'il débarquait dans un port, son portefaix avait soudainement posé ses bagages à terre, prétextant qu'il devait s'absenter immédiatement.

— Que se passe-t-il ? avait demandé sir Hubert.

— Mon père se meurt. Il faut que j'aille recueillir d'urgence ses dernières volontés.

— Mais comment le savez-vous ? s'était étonné le père de Thérésa, sachant l'homme fort éloigné de son logis.

— Je l'ai entendu dans ma tête.

Convaincu que l'homme était victime de son imagination, sir Hubert lui avait alors enjoint de reprendre sa besogne. Il pouvait bien, disait-il, attendre le soir pour régler ses affaires de famille.

— Et alors ? C'était vraiment trop tard ? avait demandé Thérésa.

— Oui. Le père de mon porteur est mort dans la journée, exactement comme il l'avait pressenti. Je me suis excusé platement, c'est tout ce que j'ai pu faire.

— C'était de la transmission de pensée, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas- ce que c'était, en tout cas pour les Indiens, rien n'est plus naturel. Et il est fort dommage que nous ne puissions les imiter. Cela nous épargnerait bien des soucis et bien des déboires financiers, avait conclu son père avec un sourire.

Thérésa repensait à cette histoire tout en s'efforçant de communiquer mentalement avec Harry. Cependant, elle entendit avec désespoir les cambrioleurs s'emparer des autres tableaux de la bibliothèque. Celui qui trônait au-dessus de la cheminée était un Van

Dyck qu'elle admirait chaque fois qu'elle venait dans la pièce. Celui qu'ils étaient en train de s'approprier représentait un magnifique bouquet de fleurs, signé de Jacob van Walscappelle. Thérèse était sûre que sa disparition serait pour Harry une perte irréparable.

Un vieux domestique de la maison lui avait dit que feu madame la comtesse adorait les fleurs. Non seulement elle en remplissait les serres et toutes les pièces de Bourne Hall, mais elle collectionnait aussi les peintures florales.

Oh, Harry ! implora-t-elle silencieusement. Viens vite, je t'en supplie. Pour l'amour de ta mère, et même si tu es encore faible, descends, ils vont tout emporter !

L'avant-veille, la revue des chevaux l'avait épuisé, mais depuis, il avait eu le temps de se reposer. D'ailleurs, ses forces lui revenaient de jour en jour. D'ici la fin de la semaine, peut-être avant, il aurait suffisamment récupéré pour aller à Londres reprendre sa liaison avec Camille Clyde. Rien que d'y penser, Thérèse avait froid dans le dos. Peut-être ce cambriolage le convaincra-t-il de rester ici, se dit-elle. Cela le fera réfléchir de voir sa maison pillée et le boudoir de sa mère chérie défiguré !

Celui des voleurs qui s'était emparé des tabatières devait avoir fini sa sinistre besogne car Thérèse l'entendit revenir vers elle en disant :

— Ces trucs-là doivent valoir une fortune. Mieux vaut filer à Londres le plus vite possible pour les écouler.

— T'as raison, dit un autre, ce vieux filou de

Pickroach nous en donnera un bon prix avec les tableaux.

— Bon, décida le troisième en décrochant une dernière toile, on emporte encore ça et on file.

Ils allaient passer devant le canapé où gisait Thérèse lorsque celle-ci entendit une porte s'ouvrir. Son sang ne fit qu'un tour et elle reconnut aussitôt la voix d'Harry s'exclamant :

— Mais que se passe-t-il ici ? Qu'est-ce que ce remue-ménage ?

Les voleurs s'immobilisèrent et soudain elle eut très peur qu'Harry ne soit pas armé et qu'ils le traitent comme ils l'avaient traitée. Elle voulut crier pour le mettre en garde, mais la voix autoritaire d'Harry l'en dispensa.

— Les mains en l'air, ordonna-t-il, et Thérèse comprit qu'il braquait une arme à feu et que sa rapidité d'action avait sans doute empêché les gangsters de sortir les leurs.

Mais le sachant seul contre trois, Thérèse tremblait toujours, et elle ne fut tout à fait rassurée que lorsqu'elle l'entendit dire :

— Attachez-les !

Ce qui, associé au bruit de pas qu'elle perçut en même temps, indiquait clairement qu'Harry disposait de renfort.

Au prix d'un effort surhumain, Thérèse parvint à rouler sur le côté

et à se débarrasser du châle qui l'aveuglait.

Devant elle se tenaient les deux voleurs préposés au décrochage des tableaux, les bras levés et la bouche toujours masquée. Le troisième était un peu à l'écart, les mains en l'air, lui aussi, l'une tenant un revolver, l'autre un grand sac renfermant, supposait Thérèse, les tabatières extraites de la vitrine. Dans l'embrasure de la porte, Harry leur faisait face.

Deux valets s'avancèrent, munis de cordes, dans l'intention de ligoter les malfaiteurs ; mais au même moment, l'homme au sac se précipita vers la fenêtre ouverte et commença à l'enjamber.

Harry fit feu.

La balle toucha l'homme au bras, juste au-des-sus du coude. Il jura, lâcha son précieux fardeau et s'écroula à terre en grimaçant.

Harry s'approcha des deux hommes que les valets étaient en train de neutraliser ; de la ceinture de l'un d'eux, il sortit un revolver, de celle de son complice, un long couteau qui fit frémir Thérèse.

C'est alors, en revenant sur ses pas, qu'Harry l'aperçut, étendue sur le canapé. L'espace d'une seconde, il la fixa des yeux, muet de stupeur, puis il accourut et, lui soulevant délicatement la tête, dénoua son bâillon. Thérèse poussa un soupir de soulagement.

— Ça va ? demanda-t-il. Ils ne vous ont pas fait mal ?

— Non, ils m'ont juste attachée. C'est au moment où j'essayais désespérément de vous appeler que vous êtes arrivé. Comment avez-vous fait ?

— Je vous ai entendue, dit Harry en souriant.

Il reporta son attention sur les deux voleurs, maintenant solidement ficelés, mains dans le dos et poignets entravés. Les deux valets, les yeux brillants d'excitation attendaient les ordres.

— Prenez ces deux-là, commanda Harry et enfermez-les dans la buanderie, ou tout autre endroit d'où ils ne puissent s'échapper d'ici l'arrivée des gendarmes. Ensuite, vous reviendrez ici et je vous dirai quoi faire du blessé.

Ce disant, il regardait l'homme au sac qui se tordait de douleur au pied de la fenêtre, et perdait beaucoup de sang.

— Envoyez quelqu'un chercher le médecin, poursuivit Harry, et réveillez Nanny. Dites-lui qu'elle va se retrouver avec un autre invalide sur les bras.

— Ça ne lui plaira guère de soigner un loustic pareil, objecta l'un des valets.

— Je sais, répondit Harry, mais nous ne pouvons laisser un homme saigner à mort, même s'il est responsable d'un délit. Mettez-le sur un matelas dans le cellier et assurez-vous qu'il gêne le moins possible.

Forts de ces instructions, les deux valets poussèrent leurs prisonniers hors de la pièce. Thérèse les entendit s'éloigner dans le

couloir en fustigeant les coupables, et se dit que c'était sans doute l'aventure la plus exaltante qui leur fût jamais arrivée.

Harry s'agenouilla de nouveau au pied du canapé et entreprit de défaire les liens qui immobilisaient encore les bras de Thérèse. Dès que ses mains furent libres, celle-ci remua les doigts pour faire circuler le sang.

— Comment cela a-t-il pu vous arriver ? demanda Harry. Et qu'est-ce que vous faisiez ici en plein milieu de la nuit ?

— J'ai vu de ma fenêtre qu'il y avait de la lumière au rez-de-chaussée et j'ai cru que j'avais laissé une chandelle allumée... Je n'ai rien pu faire, ils m'ont ligotée immédiatement. J'étais horrifiée à l'idée qu'ils emportent les objets précieux et les toiles de votre mère. J'ai prié pour que vous veniez et vous êtes venu. Comment avez-vous fait ?

— C'est grâce à *Rufus*, dit Harry en souriant.

Thérèse écarquilla les yeux.

— Vous l'avez entendu ?

— Oui. Il pleurnichait comme pour avertir que vous étiez en danger. Cela m'a réveillé et j'ai tout de suite senti qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

— Je l'avais laissé dans ma chambre justement pour qu'il ne vous réveille pas.

— Vous avez bien fait. Ils auraient pu le tuer.

À ces mots, Thérèse poussa un petit cri douloureux et Harry poursuivit :

— Il a su instinctivement qu'il fallait appeler au secours. Dès que je l'ai entendu, j'ai compris que vous étiez en difficulté.

— J'ai essayé de vous prévenir par télépathie, comme papa m'a dit que cela se faisait aux Indes.

— Cela aurait pu marcher. En tout cas, je me félicite d'avoir pensé à me munir d'une arme.

— Il était temps que vous arriviez. Ils allaient repartir avec leur butin. Vous avez sauvé tous les trésors de votre mère.

Harry ayant fini d'enlever ses liens, Thérèse se mit sur ses jambes après s'être frotté les chevilles.

— J'ai eu terriblement peur, avoua-t-elle. Ce que vous avez fait devrait vous valoir une médaille militaire de plus.

— C'est plutôt vous qui la méritez.

Thérèse le regarda sans comprendre.

C'est alors que survint Nanny, vêtue d'une robe de chambre démodée qui, avec le filet qui retenait ses cheveux en chignon, lui donnait un air irrésistiblement comique. Elle fonça vers eux tel un grenadier et Thérèse eut l'impression qu'ils étaient comme deux enfants pris en flagrant délit de polissonnerie.

— Eh bien, eh bien, que signifie ce vacarme ? Et toi, Harry, que

fais-tu debout à cette heure-ci, pour commencer ?

— J'empêche des cambrioleurs de dévaster ma maison, Nanny. Et ils ont bien failli emporter Thérèse avec les tabatières et les tableaux.

— C'est invraisemblable ! s'exclama la nourrice. Dire que j'ai toujours cru la maison bien gardée...

— Et moi donc ! observa Harry.

Il traversa la pièce et s'approcha du blessé qui gémissait sur le parquet.

— C'est un des voleurs, je suppose ? demanda Nanny.

— Oui. Il a toutes les tabatières dans son sac, s'écria Thérèse. Prenez garde qu'elles ne soient cassées ou abîmées.

Harry tira le sac au milieu de la pièce. Il était plus lourd qu'il ne s'y attendait.

— Et maintenant, Harry, retourne te coucher, déclara Nanny avec autorité. Sinon, tu vas encore avoir de la fièvre.

Harry traîna le sac jusqu'au pied du mur opposé à la fenêtre.

— Très bien, Nanny, j'y vais, dit-il humblement.

— J'ai envoyé chercher le docteur et en l'attendant, j'ai dit aux valets de mettre cette canaille sur un divan dans le cellier.

— C'est encore trop bon pour lui, si tu veux mon avis. Mais évidemment, on ne peut pas le laisser mourir là. C'est pourtant tout ce qu'il mérite.

— Aidez-moi, je vous en prie, gémit l'homme en entendant qu'on parlait de lui.

— Vous attendrez votre tour, lui dit Nanny. Estimez-vous heureux qu'on prenne soin d'un vaurien de votre espèce.

En la voyant chapitrer ainsi tout un chacun comme une mère poule, Thérèse avait envie de pouffer.

Cependant, Harry battait des cils. Il s'appuya sur son épaule.

— Je crois que nous ferions mieux d'aller nous recoucher tous les deux, dit-il. Obéissons à Nanny et faisons-lui confiance. Elle va s'occuper de tout.

— D'accord, dit Thérèse en ébauchant un sourire.

En sortant de la pièce, elle s'aperçut qu'Harry avait tendance à vaciller.

— Cette épreuve vous a tué, dit-elle. Tenez-vous à moi, je vais vous aider à monter l'escalier.

— Mais j'allais vous aider, au contraire.

— Vous m'avez sauvé la vie, l'auriez-vous oublié ?

Ils arrivèrent au pied des marches et elle vit Harry agripper la rampe comme une bouée de sauvetage.

— Mettez votre bras autour de mon cou, dit-elle. Et ne faites pas le fanfaron. Vous avez essayé deux attaques à main armée en moins de quinze jours, j'estime que c'est suffisant.

— Il n'empêche, répliqua Harry. En principe, c'est vous qui devriez pleurer sur mon épaule et moi qui devrais vous réconforter.

— Eh bien, nous renverserons les rôles dès que vous irez mieux, c'est promis. Pour l'instant, permettez à la faible femme que vous aimeriez tant que je sois de remettre ses défaillances à plus tard.

Il ricana, sans émouvoir Thérèse qui voyait parfaitement les efforts que lui coûtaient ces quelques marches.

Ils parcoururent le couloir en silence. En passant devant la chambre de Thérèse, *Rufus* se mit à aboyer et à gratter la porte.

— Je l'ai enfermé, expliqua Harry, car je me doutais déjà que c'étaient des voleurs, et je ne voulais pas qu'il trahisse ma présence en leur sautant dessus.

— C'est certainement ce qu'il aurait fait s'il les avait vus s'en prendre à moi. Il est très bon, très fidèle.

— Et sa maîtresse n'a rien à lui envier.

Ils arrivèrent devant la porte d'Harry que Thérèse ouvrit. Une chandelle était allumée auprès du lit.

— Nanny va certainement monter voir si nous lui avons obéi. Je vous conseille de vous coucher sans tarder.

— Vous aussi, répondit-il. Merci encore de vous être inquiétée des choses auxquelles je tiens. C'est une dette supplémentaire que j'ai envers vous.

— Nous en reparlerons demain, dit-elle.

Elle le regarda s'approcher de son lit d'un pas hésitant, puis referma la porte et courut dans sa chambre où *Rufus* manifestait de plus en plus bruyamment son impatience. Quand elle le prit dans ses bras, il se mit à frétiller sans retenue, tout à la joie de retrouver sa maîtresse.

— Là, là, mon chien, tout va bien. C'est encore toi qui nous a sauvés, mon brave *Rufus*. Sans toi, la maison aurait bel et bien été dévalisée.

Elle lui tapota affectueusement la tête, puis le reposa au sol avant d'ôter sa robe de chambre. Aussitôt qu'elle fut couchée, il bondit sur la couette et se blottit contre elle.

Il arrive toujours quelque chose au moment où l'on s'y attend le moins, songea Thérèse. Je suis sûre, en tout cas, qu'Harry a entendu mes appels.

À cette pensée, elle appuya sa tête sur l'oreiller et s'abandonna avec ravissement à l'idée qu'il existait de mystérieuses affinités entre eux. Puis elle se dit qu'après ce nouvel incident, il ne serait certainement pas en état d'aller à Londres avant plusieurs jours.

Et Thérèse se prit à rêver que le sort, peut-être, tournait maintenant en sa faveur.

— Merci, Seigneur, oh, merci, murmura-t-elle. Merci d'avoir

épargné ces beaux objets et merci, si vous le pouvez, de faire qu'Harry reste ici.

À force de répéter ses prières, elle finit par s'endormir.

Deux jours plus tard, alors qu'il descendait déjeuner, Harry annonça qu'il dînerait ce soir-là en bas, dans la salle à manger.

Cette perspective mit Mme Dawson dans tous ses états. L'excellente femme décida d'allécher Harry en confectionnant tous les plats qu'il préférerait quand il était petit. L'ensemble du personnel s'efforçant de participer à cette réjouissance, Thérèse, pour n'être pas en reste, s'obligea à mettre une de ses plus belles robes. C'était celle que la comtesse avait choisie pour le jour où elle devait être présentée à la Cour.

Ce soir-là, en descendant, elle se dit que c'était peut-être la dernière fois qu'elle dînait en tête à tête avec Harry. Elle avait le pressentiment qu'Harry regagnerait Londres le lendemain. Elle ne s'en était pas ouvert à lui, bien sûr, mais sentait confusément qu'il mijotait quelque chose, sûrement en rapport avec Camille Clyde.

Harry l'attendait dans la bibliothèque, en habit de soirée. Thérèse se dit qu'il ne pouvait y avoir d'homme plus élégant, plus irrésistiblement séduisant. Malgré elle, son cœur s'emballa quand elle s'approcha de lui.

— C'est une soirée exceptionnelle, que nous allons passer, observa Harry.

— Est-ce parce que vous avez quitté la chambre ?

— Parce que je suis rétabli, d'abord, et ensuite pour une raison que je vous indiquerai tout à l'heure.

Thérèse le regarda avec appréhension, mais n'osa pas le questionner.

Quand Dawson annonça que le dîner était servi, Harry offrit son bras à Thérèse et l'accompagna dans la salle à manger. Toutes les chandelles étaient allumées, on avait sorti la plus belle nappe et les couverts en argent.

Tandis que les valets en livrée d'apparat leur servaient l'apéritif, Thérèse se dit que ce cadre romantique se prêtait merveilleusement aux épanchements du cœur.

Si c'était vraiment la dernière fois qu'elle dînait seule avec Harry, elle s'en souviendrait assurément toute sa vie et jusque dans les moindres détails.

De son côté, Harry semblait mettre un point d'honneur à se montrer le plus gai, le plus divertissant possible. Il raconta à Thérésa des anecdotes sur l'armée d'occupation qui la firent rire aux éclats.

À la fin du repas, avant que Dawson et les valets se retirent, on vint lui servir un verre de brandy.

— Je crois que je ferais mieux de vous laisser seul avec votre brandy, que d'ailleurs vous ne buvez pas, dit Thérésa.

— Je vais plutôt l'emmener avec moi dans la bibliothèque, répondit-il. Venez.

Ils se rendirent à la bibliothèque où l'on avait aussi allumé les chandeliers. Un bon feu de bois crépitait dans l'âtre. Toutes les boiseries et les cuivres avaient été soigneusement astiqués.

Thérésa allait suggérer à Harry de s'asseoir dans le grand fauteuil près de la cheminée lorsque Dawson fit irruption dans la pièce, portant un petit plateau d'argent sur lequel reposait une lettre.

— Ce pli vient d'arriver de Londres, madame. J'ai dit au courrier qu'il pouvait passer la nuit ici.

Thérésa reconnut l'écriture de son père et répondit :

— Vous avez bien fait. Dites-lui de ne pas se presser demain matin car j'aurai sans doute une réponse à lui confier.

— Bien, madame.

Thérésa décacheta la lettre.

— Je me demande pourquoi papa l'a fait porter par courrier express, dit-elle. D'habitude il fait confiance à la poste.

Harry ne fit aucune réponse et elle lut :

Ma chère enfant,

Je me résous à t'écrire après avoir longuement hésité car les nouvelles que je t'apporte risquent, hélas, de te bouleverser autant que moi.

Le marquis est allé à Londres hier pour savoir ce que devenait Camille Clyde et les premières informations qu'il a obtenues l'ont vivement satisfait.

Elle a un nouveau protecteur, en la personne de lord Durham, un monsieur âgé mais immensément riche et fort généreux envers les créatures du genre de Camille Clyde.

Le marquis s'est ensuite rendu au Garrick Club dans l'intention de remercier l'acteur ayant joué le rôle du prêtre lors de ton mariage avec Harry.

Il a trouvé ce jeune homme et à sa grande horreur, celui-ci lui a appris qu'il s'était fait remplacer par le pasteur de May fair Chapel.

Dieu sait que cela me coûte de te l'écrire, ma pauvre enfant, mais attendu que le marquis avait pris soin de se munir d'une licence spéciale en bonne et due forme et que le contrat a été dûment signé par vous deux, le mariage est parfaitement légitime et au regard de la loi, vous voilà donc, Harry et toi, mari et femme.

Je ne comprends toujours pas comment une telle chose a pu arriver et ne sais comment t'exprimer mes regrets. Le marquis est atterré, mais j'ai bien peur que ni lui ni moi ne puissions faire quoi que ce soit pour remédier à cette situation ô combien fâcheuse.

Il ne nous reste qu'à implorer votre pardon, à toi et à Harry. Notre seule excuse est que nous avons agi de bonne foi, en pensant sincèrement faire son bien.

Ton papa qui t'aime.

Thérésa relut la lettre, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas mal interprété ce que lui disait son père.

Elle se leva, pâle, tremblante, et ayant un impérieux besoin d'air frais, s'avança jusqu'à la fenêtre.

— Que se passe-t-il ? demanda Harry, inquiet. Vous avez reçu une mauvaise nouvelle ?

Thérésa ne pouvait articuler un mot.

— Mais parlez donc ! insista Harry.

— Je... je ne sais comment vous dire ce qui m'arrive... ce qui nous arrive, bredouilla Thérésa. Cette fois, vous allez être très, très fâché... encore plus qu'avant, j'en suis sûre.

Harry haussa les sourcils.

— Au point où j'en suis ! lâcha-t-il avec philosophie. Allons, dites-moi ce que votre père vous a écrit.

— Non je... je ne peux pas, murmura Thérésa. Oh, Harry, si vous saviez ! Non, c'est impossible... je n'aurais jamais cru que cela puisse arriver.

— Donnez-moi cette lettre !

C'était dit sur un ton impérieux et Thérésa s'exécuta.

— Je me demande bien ce qui peut vous mettre dans un état pareil, dit-il en commençant à lire la lettre qu'il tenait d'une main tout en lui serrant le poignet de l'autre.

— Attendez... lisez jusqu'au bout, dit Thérésa en sanglotant.

Elle était tellement bouleversée qu'elle s'effondra au pied du fauteuil. Harry poursuivit sa lecture et elle appuya sa tête contre lui.

Terrifiée, elle n'osait pas le regarder de peur de voir la colère défigurer ses traits. Une longue minute de silence s'écoula, au cours de laquelle Thérésa eut la sensation d'être plongée dans un nuage noir sans fin. Puis, soudain, contre toute attente, Harry éclata de rire.

C'était un rire spasmodique, incontrôlable, et Thérésa le fixait avec ses yeux encore mouillés de larmes, totalement décontenancée.

— Je n'ai jamais vu une paire de vieux comploteurs comme ces deux-là ! Ils devraient avoir honte !

— Je suis navrée... absolument navrée, dit Thérésa en essayant de sécher ses larmes.

— Et leur propre plan est un fiasco, en plus ! Non, vraiment, je ne les aurais jamais crus capables d'une machination pareille. Deux hommes mûrs, c'est incroyable !

Thérèse se demandait comment interpréter sa réaction et le dévisageait sans comprendre. À son grand étonnement, il lui passa un bras autour du cou.

— Le plus drôle, ma chérie, c'est que j'allais justement vous demander en mariage ce soir. Le marquis et votre père m'ont coupé l'herbe sous les pieds !

— Que dites-vous... ? Vous... vous alliez me demander en mariage ? demanda Thérèse, pensant qu'il la taquinait ou quelle avait mal entendu.

Il se rapprocha d'elle.

— Je vous aime, déclara-t-il gravement. Je vous ai aimée dès que je vous ai vue.

— Non... je ne vous crois pas, balbutia Thérèse.

— Eh bien je vous le prouverai, promit Harry. D'ailleurs ma chérie, vous m'aimez aussi, n'est-ce pas ? Au moins un tout petit peu.

— Oui... oui, je vous aime, avoua-t-elle enfin en cachant son visage contre son épaule. Mais je n'aurais jamais osé croire que c'était réciproque.

— Comment ne pas succomber en vous voyant ? Vous m'avez sauvé la vie, et vous possédez au suprême degré toutes les qualités qu'un homme peut désirer trouver chez une femme. Et vous êtes si belle, si adorable, que chaque fois que je pense à vous, j'ai l'impression de rêver.

— Oh ! Harry, c'est tellement inespéré. Savez-vous que vous m'avez rendue très malheureuse ? J'étais persuadée que vous alliez rentrer à Londres pour épouser cette... cette femme.

— Vous êtes la seule femme que j'aie jamais envisagé d'épouser.

— Mais... mais, fit Thérèse en relevant la tête, votre oncle pensait que...

— Je sais très bien ce qu'il s'imaginait, coupa Harry. S'il avait eu le bon sens de me consulter au lieu de me faire boire cette maudite décoction, il aurait appris que je voulais lui demander conseil depuis un certain temps sur la meilleure façon de mettre fin à une histoire de plus en plus compromettante.

Thérèse l'écoutait, bouche bée, haletante. Une tempête de sentiments où se mêlaient le ravissement, la perplexité et un restant de méfiance faisait rage dans sa tête.

— Je crois qu'il vaut mieux que je vous explique tout, afin de dissiper tout malentendu entre nous.

— Oui... oui, s'il vous plaît, dites-moi tout, supplia Thérèse. Je ne comprends pas comment nous avons pu en arriver là.

— C'est arrivé, expliqua Harry, tout simplement parce que Camille Clyde m'est apparue comme une personne très agréable et qu'après des années passées à l'étranger, je voulais jouir de tous les plaisirs de la capitale.

— Oui, je peux comprendre cela, murmura-t-elle.

— Je comptais sur votre bienveillance, dit-il. Vous êtes une personne sensible et intelligente.

Il s'interrompit quelques instants, pour la regarder, comme s'il voulait l'embrasser, puis fronça les sourcils et reprit :

— Une nuit, après une partie fine où nous avions beaucoup bu, Camille m'a dit en plaisantant, du moins le croyais-je : *Nous devrions nous marier. Ne serait-ce pas une bonne idée ?* Comme je n'avais pas tous mes esprits, j'ai eu le malheur de lui répondre : *Tu n'as qu'à faire semblant d'être ma femme, c'est encore plus simple !* Puis je l'ai embrassée et depuis, elle me taquinait sans cesse en me disant : *Maintenant, embrasse-moi comme si j'étais ta femme.*

Il s'interrompit à nouveau, comme s'il revoyait le passé

— Un beau jour, poursuivit-il, je me suis aperçu qu'elle prenait très au sérieux ce qui pour moi n'était qu'un jeu. Et j'ai commencé à sérieusement m'inquiéter en apprenant qu'elle faisait courir le bruit que nous étions officiellement fiancés. Mais, reprit-il en regardant Thérèse droit dans les yeux, je vous jure, ma toute belle, que jamais, au grand jamais je n'ai songé à en faire mon épouse. J'ai su dès que je vous ai vue que vous étiez la seule femme qui puisse régner ici, auprès de moi, dans la maison de ma mère.

— Oh ! Harry, Harry... je n'arrive pas à croire à mon bonheur !

Et Thérèse, incapable de contenir son émotion, fondit à nouveau en larmes.

— Je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré que c'est la vérité. Je sais que ma mère n'aurait pu rêver meilleure compagne pour son fils et qu'elle vous aurait choyée comme sa fille.

Il essuya ses larmes avec le coin de son mouchoir. Leurs visages se rapprochaient, et il l'embrassa fougueusement. Thérèse s'abandonna et eut l'impression de chavirer dans un océan de volupté. Elle l'étreignit à son tour, farouchement, comme si elle avait peur de le perdre.

Ils restèrent ainsi longuement enlacés, assoiffés de bonheur.

Puis Harry lui chuchota :

— Ma chérie, mon amour, ma petite femme adorée, je sais que nous serons heureux ensemble.

— Je t'aime, souffla Thérèse. Oh, comme je t'aime...

Harry la prit sur ses genoux.

— Je comptais te demander ta main ce soir, après le dîner.

— Et moi qui croyais que tu allais m'annoncer ton départ pour Londres. J'étais certaine que tu ne voulais plus de moi...

— Comment as-tu pu croire une chose aussi insensée ? Je n'ai pas osé te toucher, à peine si j'ai osé te regarder depuis que tu m'as ramené ici, et pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manquait. J'attendais d'être en forme physiquement pour me déclarer, mais je n'ai cessé d'avoir envie de toi. Rien n'était plus délicieux que d'entendre ta voix et de sentir tes caresses pendant que j'avais la fièvre. Au début, dans mon délire, je croyais que tu étais ma mère, tu sais.

Thérèse se blottit contre lui.

— Je m'imaginai que tu étais un enfant, un enfant blessé et que moi seule avais le pouvoir de te guérir.

— Et tu avais raison. Tu seras une bonne mère pour nos enfants, dit-il. Je suis même sûr qu'ils monteront très bien à cheval, comme toi.

— Tu vas un peu vite ! fit Thérèse en riant. Je ne me suis pas encore faite à l'idée d'être ta femme.

— J'ai bien réfléchi, confia Harry. Nous allons nous remarier.

— Nous remarier ! fit Thérèse en se reculant pour le regarder. Mais... mais comment... ?

— Le plus simplement du monde. J'avais déjà prévu, comme tout le monde nous croyait déjà mariés, que la véritable cérémonie devait être tenue secrète. Le vieux pasteur qui m'a baptisé habite non loin d'ici. Il sera enchanté de nous unir et je lui fais toute confiance pour ne jamais en parler à personne.

— Mais puisque nous savons maintenant que notre mariage n'était pas feint ?

— Le sacrement a été administré par un prêtre officiel, et nous avons signé le registre, c'est vrai. Mais quand j'ai donné mon consentement, j'étais drogué. Cela suffit pour tout invalider, tu ne trouves pas ?

Il sourit et sans attendre sa réponse, reprit :

— Surtout quand il s'agit de dire oui à la plus belle, à la plus douce, à la plus intelligente des femmes.

— Oh, Harry, oui !... Je veux être tout cela pour toi.

— Eh bien, demain soir, nous nous marierons ici, à la chapelle. Personne ne se doutera de rien. Je dirai que je fais faire une action de grâces pour remercier le Seigneur de ma guérison.

Thérèse poussa un cri de joie.

— Oh, Harry, tu penses à tout ! Quelle bonne idée !

— Non, je ne pense qu'à toi. Je veux que nous nous rappelions toujours ce mariage voulu de part et d'autre et célébré alors que nous sommes en pleine possession de nos moyens. C'est un mariage d'amour, ma chérie, que nous allons faire.

Il l'attira vers lui et l'embrassa de nouveau.

Thérèse n'avait plus le moindre doute sur sa sincérité.

— Je t'aime, souffla-t-elle encore, mais les mots étaient impuissants à décrire l'extase qu'elle ressentait.

Le lendemain matin, dès qu'Harry apparut pour le déjeuner, Thérésa réalisa qu'il entendait faire de cette journée un moment d'élection.

C'était le véritable jour de leurs noces.

Malgré son envie de monter, Harry se contenta de visiter les écuries et d'admirer les chevaux. Cependant, il fut convenu que Thérésa et lui feraient une courte escapade sur les deux meilleures bêtes le lendemain.

De retour au petit salon, Harry fit part à Thérésa d'une grande décision :

— Lorsque nous ne séjournons pas ici, j'irai travailler à Liverpool avec ton père comme tu voulais le faire toi-même. Il est temps que j'apprenne à gagner de l'argent.

— Oh Harry ! s'exclama-t-elle joyeusement. Ce serait formidable pour papa. Et cela me fera tellement plaisir à moi aussi !

— Eh bien, c'est une affaire entendue, déclara Harry d'un ton satisfait.

— Mais nous passerons le plus de temps possible ici, j'espère.

— Bien sûr.

— Au fait, et le château de Stoke ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— À la mort d'oncle Maurice, ce qui, espérons-le, arrivera le plus tard possible, nous donnerons Bourne Hall à notre fils aîné et nous nous installerons au château.

Thérésa sourit.

— Là encore, il me semble que tu vas un peu vite en besogne.

Elle poussa un soupir d'aise. Il fallait reconnaître que l'avenir se présentait sous les meilleurs auspices.

Vers l'heure du thé, sans même que Nanny dût l'y forcer, Harry alla se reposer un moment, et Thérésa l'imita. Elle avait l'impression qu'il avait organisé la soirée avec un grand luxe de détails. Elle était transportée par la façon qu'il avait de la regarder, les yeux pleins d'amour. Allongée sur son lit, elle remercia Dieu encore et encore de lui avoir permis de rencontrer l'amour. Tout son avenir, naguère encore si maussade, lui paraissait rayonner comme un astre glorieux dans un ciel sans nuages. Dire que désormais, je vais passer mes journées à ses côtés ! se dit-elle. Mon Dieu, faites qu'il ne cesse jamais de m'aimer.

Après la sieste, elle apprit qu'on leur servirait le dîner de bonne heure et qu'Harry viendrait le prendre en bas. Elle fouilla dans sa garde-robe et choisit ce qu'elle avait de plus joli, une robe très seyante

qui la rajeunissait et lui donnait un air éthéré. On eût dit une fée, tout droit sortie de quelque forêt enchantée. En dépit de toutes leurs querelles sur le rôle de la femme dans la société, Thérésa pensait qu'Harry ne la voudrait pas autrement vêtue en ce jour d'exception. Quand elle fut habillée, elle se trouva très féminine, délicate et fragile à souhait. C'était bien ainsi qu'elle se découvrait, au demeurant. Thérésa était si éperdument amoureuse qu'elle se conformait spontanément au modèle de femme qui lui plaisait.

Un instant, pourtant, elle eut des doutes. Ne se lassera-t-il pas de moi si je reste humblement couchée à ses pieds ? se demanda-t-elle.

Mais elle rit d'elle-même aussitôt après, sachant que même si elle se faisait plus soumise que nature, ils se stimuleraient mutuellement par le biais de nouvelles idées. Avec Harry, il était impossible de ne pas argumenter, ne serait-ce que pour le plaisir de le laisser triompher.

Lorsqu'elle descendit, Harry l'attendait, vêtu de son plus bel habit de gala. Il était irrésistible. Thérésa accourut plutôt qu'elle ne marcha vers lui.

— Tu es ravissante, ma chérie, dit-il avec émotion. Cette robe te va à la perfection.

Ces mots prononcés très simplement lui allèrent droit au cœur. Elle avait vu juste en choisissant sa tenue.

Quand le dîner fut annoncé, ils passèrent ensemble à la salle à manger.

Comme c'était le cas depuis qu'Harry prenait ses repas en bas, mais peut-être plus encore ce soir-là, le personnel des cuisines s'était démené pour lui servir tous ses plats préférés et les vins qui les accompagnaient le mieux.

Thérésa était éblouie, comme hypnotisée par son bonheur ; à peine si elle conservait la faculté de juger ce qui l'entourait. Elle ne voyait qu'une chose, qu'un être : Harry, son amour, trônant à l'autre bout de la table, et se répétait à satiété ce qu'elle n'aurait jamais cru vingt-quatre heures plus tôt : qu'il était sien pour toujours, son mari, son compagnon.

À la fin du repas, Harry, l'air énigmatique, l'invita à le suivre dans son bureau. Elle se demanda pourquoi.

Ils pénétrèrent dans cette pièce où Harry avait coutume de s'isoler, comme jadis son père avant lui, et qui recelait nombre de souvenirs intimes.

Il ouvrit un secrétaire et en sortit d'abord un diadème orné de pierres précieuses, puis un voile de tulle. Thérésa s'en para et il se recula pour mieux l'admirer.

— Ma mère les a portés en son temps, dit-il. Elle me les montrait souvent et j'ai toujours rêvé que ma future épouse les mettrait le moment venu. Ils sont dignes de ta beauté.

— Merci, dit Thérèse en souriant timidement.

Il resta longtemps à la contempler mais se retint de l'embrasser. Puis il sortit de la commode un bouquet de fleurs blanches, le lui mit dans la main et lui offrit son bras.

Ils sortirent discrètement de la maison, traversèrent le parc et pénétrèrent dans la chapelle où les attendait le pasteur.

Quand ils eurent passé le seuil, Thérèse aperçut un vieil homme aux cheveux blancs debout dans le sanctuaire. Celui-ci, à la grande surprise de Thérèse, était magnifiquement décoré. D'innombrables cierges brûlaient et deux gros candélabres étaient disposés de part et d'autre du maître-autel sur lequel étaient éparpillées des roses blanches. On voyait aussi de grands vases contenant des lis blancs, dans le chœur.

Ils s'avancèrent côte à côte entre les bancs et le prêtre leur sourit.

La cérémonie commença sans plus attendre et se déroula dans la plus grande simplicité. Elle n'eut d'égale que la sincérité des parties, et Thérèse était sûre qu'elle n'oublierait jamais ces instants merveilleux.

Lorsqu'ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction, elle se sentit protégée du Seigneur qui avait déjà favorisé leur rencontre ; ce sacrement scellait un amour et une félicité promis à la même longévité que ceux qui avaient lié ses propres parents durant tant d'années.

À la fin du service, le pasteur s'agenouilla à son tour devant l'autel. Harry aida Thérèse à se relever et l'embrassa avec une infinie tendresse. Elle avait les larmes aux yeux.

Ils regagnèrent ensuite la maison, où une nouvelle surprise l'attendait. Harry la conduisit en effet, non pas dans la chambre qu'elle occupait depuis son arrivée, mais dans une autre, plus vaste, et qu'elle avait toujours vue fermée. Cette chambre, apprit-elle, était autrefois celle de la mère d'Harry et de toutes les comtesses qui l'avaient précédée. Harry l'avait fait ouvrir : ce serait désormais celle de Thérèse.

Les rideaux étaient tirés et l'endroit avait quelque chose de mystique. Il semblait que tout ce qui n'était pas amour en fût banni. Des bouquets de fleurs blanches et roses étaient disposés sur tous les meubles, comme à la chapelle.

Qu'Harry eût choisi cette chambre pour leur nuit de noces était l'ultime preuve de son amour, s'il en était encore besoin. C'était comme s'il avait décroché les étoiles pour en faire un collier et le lui passer autour du cou.

L'air embaumait le lis, le lilas, le jasmin. Harry ferma la porte et Thérèse réalisa qu'il n'y avait aucune femme de chambre pour l'aider à se déshabiller. Harry s'était réservé ce plaisir.

Il l'attira vers lui et l'embrassa avec une passion contenue, tout en tendresse et en douceur. Ils étaient encore intimidés par la beauté et la

solennité de leur mariage.

Il lui ôta délicatement son diadème et le posa sur la table de chevet, puis souleva son voile. Elle sentit les mains de son mari ôter une à une ses épingles à cheveux, et ceux-ci retomber en cascade sur ses épaules.

Finalement, elle défit elle-même sa robe qui glissa à terre, et c'est alors seulement qu'il l'embrassa avec toute la fougue, toute l'ardeur du plaisir longtemps retardé.

Il l'étreignit passionnément, plongeant Thérèse dans une sensation proche de l'extase, puis la porta jusqu'au lit et l'étendit, la tête sur les oreillers ; elle avait l'impression de flotter dans un rêve, transportée de bonheur et d'amour.

Harry la rejoignit. Au moment de la prendre dans ses bras, il lui souffla doucement :

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime de tout mon cœur, répondit Thérèse. Mais... s'il te plaît, mon chéri... j'ai peur...

— De moi ?

— Non. J'ai peur que tu t'ennuies avec moi, après toutes les femmes superbes qui t'ont aimé. Je connais si peu de chose à l'amour...

— Je l'espère bien ! répondit Harry avec feu. Je tiens à être le seul de qui tu apprendras la volupté.

Et, joignant le geste à la parole, il se mit à la dévorer de baisers, sur les yeux, le cou, la nuque, provoquant mille sensations nouvelles chez Thérèse, des sensations dont elle n'eût jamais cru son corps capable.

C'était l'amour... C'était donc cela... le paradis sur terre.

Lorsque enfin Harry la-fit sienne, elle franchit d'un seul coup l'espace infini menant au septième ciel.

Seule l'intime communion avec Dieu pouvait les conduire tous deux à une pareille béatitude.

— Je t'aime... je t'aime ! disaient leurs voix confondues dans un même bruissement langoureux.

— Je n'ai jamais aimé personne comme je t'aime, chuchota Harry.

— Je t'adore, répondit Thérèse dans un murmure extasié.

Il surprit l'expression de son visage alors qu'elle prononçait ces mots d'amour et y lut la franchise la plus transparente. Elle se donnait complètement à lui, sans réservé, avec toute la sincérité de ses vingt ans. Et Harry se redit qu'il avait trouvé la perle rare, la compagne idéale, la femme de sa vie.

Et puis Thérèse avait du jugement, du goût, tout ce qu'il fallait pour qu'ensemble ils accomplissent de grands desseins. Tous les deux, ils aideraient le monde à être meilleur car ils étaient l'un comme

l'autre épris de perfection.

Comme il restait silencieux, allongé à côté d'elle et perdu dans ses pensées, Thérèse lui souffla :

— Tu m'aimes encore ?

— Les mots me manquent pour t'exprimer la profondeur de mes sentiments, mon ange, dit-il en se tournant contre elle, mais j'ai une autre façon de te le prouver, heureusement.

Et, tandis que ses lèvres cherchaient les siennes, Thérèse sentit une multitude de flammèches l'embraser jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Aime-moi, Harry, gémit-elle. Je t'en prie, aime-moi encore. J'ai besoin de ton amour. Je... je ne pourrais pas vivre sans.

— Ni moi sans le tien, répondit Harry.

Elle se sentit embrasée, littéralement en feu, et ils s'étreignirent de nouveau.

— Je te veux tout entière, mon amour, ma petite femme chérie, mon trésor, je t'aime à la folie.

— Oh oui, oui, je t'aime, Harry. Prends-moi, je suis à toi...

Leur amour triompherait de tout.

Ils étaient plus proches qu'ils n'avaient jamais été, au-delà des phrases, des soupirs et des chuchotements, au-delà du temps, même, réunis corps et âme pour l'éternité.

Fin